
COMIC
ALMANACK
V. Beauce del. et sculp



LE

COMIC ALMANACK.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.



LE
COMIC ALMANACK
KEEPSAKE COMIQUE
POUR 1843,

PAR LOUIS HUART;

ORNÉ

DE DOUZE GRAVURES A L'EAU-FORTE SUR ACIER,

PAR TRIMOLET,

Et d'un grand nombre de dessins comiques dans le texte,

PAR CH. VERNIER



PARIS.

CHEZ AUBERT ET CIE, ÉDITEURS

PLACE DE LA BOURSE, 29.



Les jours croissent de 1 heure 4 minutes.

1	*Dimanche.*	CIRCONCISION.	
2	Lundi.	s. Basile.	
3	Mardi.	ste Geneviève.	
4	Mercredi.	s. Rigobert.	
5	Jeudi.	s. Siméon.	
6	Vendredi.	ÉPIPHANIE.	
7	Samedi.	Noces.	
8	*Dimanche.*	s. Lucien.	*Premier Quartier.*
9	Lundi.	s. Pierre, év.	
10	Mardi.	s. Paul Ermite.	
11	Mercredi.	s. Théodose.	
12	Jeudi.	s. Arcade.	
13	Vendredi.	Bapt. de J.-C.	
14	Samedi.	s. Hilaire.	
15	*Dimanche.*	s. Maur.	
16	Lundi.	s. Marcel.	*Pleine Lune.*
17	Mardi.	s. Antoine.	
18	Mercredi.	C. S. P. à R.	
19	Jeudi.	s. Sulpice.	
20	Vendredi.	s. Sébastien.	
21	Samedi.	st- Agnès.	
22	*Dimanche.*	s. Vincent.	
23	Lundi.	s. Ildefonse.	*Dernier Quartier.*
24	Mardi.	s. Babylas.	
25	Mercredi.	C. de s. Paul.	
26	Jeudi.	ste Paule.	
27	Vendredi.	s. Julien.	
28	Samedi.	s. Charlemagne.	
29	*Dimanche.*	s. Fr. de Sales.	
30	Lundi.	ste Bathilde.	*Nouvelle Lune.*
31	Mardi	ste Marcelle.	



JANVIER - EMBARRAS DE VISITES.



LES HONNEURS DES GRANDEURS.



— Un immense roulement de tambours qui retentit depuis Metz jusqu'à Perpignan, et depuis Brest jusqu'à Besançon, annonce à toute la France qu'une nouvelle année commence. C'est là une assez triste nouvelle pour bon nombre de personnes, surtout pour les dames qui ont trente-neuf ans, car elles arrivent à un chiffre fatal qu'il suffit presque de prononcer pour faire blanchir les cheveux.

Heureux celui qui au 1er janvier ne reçoit, en fait d'hommages, que ceux de son facteur, car il en est quitte pour trente sous!



— Si janvier ramène les bonnes soirées passées auprès d'un large brasier qui pétille, il ramène aussi les factions sous l'arcade du Louvre, et le malheureux garde national, condamné à deux heures de Sibérie forcée, n'échappe à une congélation complète qu'en se coiffant de trois bonnets de coton, et en se fabriquant un manchon de son bonnet d'ours. C'est dans des circonstances pareilles qu'on apprécie tout l'avantage d'être inscrit sur les contrôles d'une compagnie d'élite!



— Privés de leurs jeux dans le jardin des Tuileries, les jeunes moutards français cherchent à marcher sur les traces de leur grand frère âgé de quinze ans, pendant que leur bonne est allée parler politique avec quelque valet de chambre des environs, se mettent à culotter des pipes avec un aplomb tout oriental. — Sauf à éprouver ensuite quelques légères peines de cœur et d'estomac.

CHARMANTES ÉTRENNES!

Du 15 décembre au 8 janvier, jetez les yeux sur un journal ou sur une muraille; entrez dans une boutique ou dans une des *colonnes* qui n'ornent pas les boulevards, lisez les *Planchettes-Affiches* ou n'importe quel prospectus, et partout vos yeux seront poursuivis par ces deux mots que les industriels de l'époque voudraient pouvoir écrire en lettres de feu : — *Charmantes Étrennes!*

A cette époque de l'année, si l'on en croit nos gaillards, tout devient un ravissant cadeau de nouvel an.

Le *Chocolat ferrugineux*, — charmantes étrennes!

Le *Double-Liégeois*, — charmantes étrennes!

Les *OEuvres complètes de Paul de Kock*, — charmantes étrennes!

Le *Clysobol à jet continu*, — charmantes étrennes!

Le *Racahout des Arabes*, — charmantes étrennes!

Socques articulés, pastilles de Vichy, pastilles du sérail, graine d'*orgueil de la Chine*, graine de *moutarde blanche*, bonbons de M. Terrier, bonbons de M. Mothès, — charmantes, charmantes, charmantes étrennes!!!

L'usage antique et solennel du cadeau de deux *oranges* est ce qui me semble du mieux inventé pour étrennes; — car l'orange a cela de bon qu'elle n'a aucune nuance politique et qu'elle peut s'offrir indistinctement à tous les âges et à tous les sexes, — y compris les vieilles portières, qui ne sont plus d'aucun sexe; et, ce qu'il y a de meilleur dans l'orange, c'est qu'elle ne se mange pas. — On la reçoit à dix heures et on l'offre à une autre personne à midi, — laquelle autre personne la *réoffre* à une troisième à midi et demi, et ainsi de suite jusqu'au soir.

La même orange qui a coûté dix sous, — pardon, M. le préfet de police, cinquante-centimes, — peut servir à faire des cadeaux d'étrennes pour plus de vingt-cinq francs, — jusqu'à ce qu'enfin elle tombe entre les mains d'une personne qui a encore le préjugé de croire qu'au 1er janvier on doit se procurer la jouissance d'une salade d'orange. — Alors ce petit globe jaune, qui roulait depuis le matin comme un astre vagabond, se voit tout à coup arrêté dans sa course et va se heurter contre un compotier qui, de sa voix terrible, lui crie : — *Tu n'iras pas plus loin.*

Il est fort heureux que les oranges et les almanachs ne puissent pas servir d'une année à l'autre, car sans cela ces objets se transmettraient de génération en génération, et l'on s'offrirait encore en 1843 des petits cadeaux contemporains du roi Janus, l'inventeur de la plaisanterie en question!

LE TRIOMPHE DE L'INGÉNIEUR CHEVALIER.

Le mois de janvier voit chaque année se renouveler le triomphe de l'ingénieur Chevalier, le fameux opticien du quai des Morfondus, présentement transféré sur le Pont-Neuf, en face la statue de Henri IV, ce grand

roi qui, du haut de son piédestal de granit, préside à la vente de la galette et à la tonte des caniches.

L'ingénieur Chevalier ne vit réellement que pendant les grandes chaleurs et pendant les grands froids; — pour lui le printemps et l'automne sont des saisons mortes pendant lesquelles il ne peut pas se livrer aux plus petites observations sur son thermomètre.

Car vous n'ignorez pas que l'ingénieur Chevalier est le thermomètre fait homme. — Quand vous lui dites :

— Comment vous portez-vous?

Il vous répond :

— A minuit, je marquais cinq degrés au-dessous de zéro, et à quatre heures du matin, sept degrés... Demandez plutôt à ma femme.

Depuis soixante ans l'ingénieur Chevalier n'a connu, en fait d'événements remarquables, que les variations atmosphériques, et il les adresse bien exactement aux journaux parisiens qui les enregistrent fidèlement; — car les journalistes n'acceptent comme légal et véridique que le froid ou le chaud de l'ingénieur Chevalier.

C'est un bien beau jour pour notre homme quand il peut descendre à quinze degrés au-dessous de zéro, et il se frotte les mains de joie en contemplant la foule des flaneurs au nez violet qui se pressent autour de son thermomètre chéri.

Heureux philosophe, ce n'est pas toi qui songes à te faire élire député, maître des requêtes ou sergent de la garde nationale; tu ne t'es même peut-être pas aperçu que depuis quarante ans la France a changé huit ou dix fois de gouvernement, — et que la girouette de la tour des Tuileries est encore plus variable que ton thermomètre de la tour de l'Horloge.

Du reste, la passion de l'ingénieur Chevalier pour le thermomètre est portée à un si haut degré, que je suis convaincu qu'il applique cet instrument à tous les usages de la vie. — Bien certainement il a un petit thermomètre pour son potage, afin de l'avaler toujours à la même température, — un autre pour son vin et ainsi de suite.

Aussi, grâce à cette manière de vivre, je suis persuadé que l'ingénieur Chevalier atteindra l'âge de Mathusalem, qui, dit-on, est décédé à sept cent vingt-sept ans, — et encore par suite d'imprudence et non pas de vieillesse.

L'ingénieur Chevalier doit avoir aujourd'hui au moins cent vingt ans, — du moins si j'en crois les souvenirs de mon grand-père, qui avait connu ce personnage bien avant la première convocation des notables, et qui, en conséquence de la célèbre réputation qu'il avait déjà pour les thermomètres, allait chez lui acheter ses lunettes, ce qui se fait encore de nos jours.

Quand l'ingénieur Chevalier viendra à payer son tribut à la nature, la France sera dans un bien grand embarras, car elle ne saura plus si elle a froid ou chaud. — Ce sera un déplorable gâchis : nous mettrons des pantalons de nankin au mois de janvier, et des gilets de flanelle au mois de juillet.

O ingénieur Chevalier! soyez assez ingénieux pour ne jamais mourir!

Les jours croissent de 1 heure 28 minutes.

1	Mercredi.	s. Ignace.	
2	Jeudi.	PURIFICATION.	
3	Vendredi.	s. Blaise.	
4	Samedi.	s. Gibert.	
5	*Dimanche.*	ste Agathe.	
6	Lundi.	s. Vaast.	
7	Mardi.	s. Romuald.	*Premier Quartier.*
8	Mercredi.	s. Jean de M.	
9	Jeudi.	ste Apolline.	
10	Vendredi.	ste Scholastique.	
11	Samedi.	s. Severin.	
12	*Dimanche.*	*Septuagésime.*	
13	Lundi.	s. Eustache.	
14	Mardi.	s. Valentin.	*Pleine Lune.*
15	Mercredi.	s. Faustin.	
16	Jeudi.	s. Onésime.	
17	Vendredi.	s. Théodule.	
18	Samedi.	s. Siméon.	
19	*Dimanche.*	*Sexagésime.*	
20	Lundi.	s. Éleuthère.	
21	Mardi.	s. Pepin.	*Dernier Quartier.*
22	Mercredi.	ste Isabelle.	
23	Jeudi.	s. Meraut.	
24	Vendredi.	s. Mathias.	
25	Samedi.	s. Alexandre.	
26	*Dimanche.*	*Quinquagésime.*	
27	Lundi.	s. Nestor.	
28	Mardi.	s. Romain.	

Épacte *
Lettre dominicale A.



FÉVRIER - DESCENTE DE LA COURTILLE.



LE BAL MUSARD.



— Le froid repince de plus belle et les petits rentiers s'aperçoivent avec peine qu'une voie de bois ne suffit pas pour tout un hiver, aussi se décident-ils à prendre quarante nouveaux francs au fond du vieux tiroir de leur vieux secrétaire. — Le portier, d'après l'usage antique et solennel, continue à prélever sa dîme et se choisit une légère buche, ce qui fait pousser un énorme soupir au locataire.



— Les plaisirs du carnaval produisent leur effet accoutumé sur les Parisiens, et bon nombre d'entre eux, après les nuits passées au bal, se trouvent atteints d'un rhume de cerveau compliqué d'une fluxion de poitrine, et, trois médecins aidant, ils ne tardent pas à passer dans ce monde que l'on est convenu de nommer *meilleur*. —Ce qui n'empêche pas que chacun ne cherche à se procurer cette amélioration à son sort que le plus tard possible.



— M. Gannal se faufile à la suite des médecins et, voulant conserver à la postérité la plus reculée l'image de ce notaire ou de ce ferblantier, — chose dont la postérité se passerait parfaitement, — injecte notre décédé avec sa merveilleuse liqueur; ce qui fait que ce personnage, taillé de son vivant sur le modèle de Levassor, se trouve vingt-quatre heures après sa mort transformé en un rival de Lepeintre jeune.

OHÉ! OHÉ!

Figaro prétendait que le fond de la langue anglaise est *Goddam!* — Les Anglais qui voyagent en France, et surtout à Paris pendant le mois de février, doivent écrire sur leurs tablettes que toute la langue française se compose du mot *Ohé!* Du moins dans tous les bals publics où règne la joie la plus vive et la plus expansive ; — du moins à ce que disent les réclames.

Cette expression excessivement spirituelle et horriblement divertissante forme le répertoire à peu près exclusif de tous les *débardeurs, balochards* ou *chicards* qui sont l'ornement obligé de tout bal masqué. — Avec *ohé!* répété un nombre de fois illimité un jeune collégien fait une entrée non moins brillante que bruyante dans la meilleure société... du bal Musard.

Parcourez tous les lieux où l'on danse, depuis la Courtille jusqu'à l'Opéra, et au milieu du bruit confus qui s'élève de toute cette foule bigarrée, flots qui mugissent comme ceux de l'Océan, — un seul mot viendra frapper distinctement votre oreille, et ce sera toujours l'inévitable *ohé!*

Il n'est même pas rare que des dialogues composés uniquement de ces fameux mots s'établissent d'un bout de la salle à l'autre, — car à peine un Français né malin (qu'il est changé depuis, bon Dieu !) a-t-il apostrophé un de ses amis par l'exclamation : *Ohé! ohé!* que l'autre personnage, non moins Français et non moins malin, lui riposte immédiatement : *Ohé! ohé!* avec une présence d'esprit et une vivacité d'à-propos qui étonnent toujours tous les autres peuples de l'Europe.

Du reste il faut convenir que l'esprit de ce dialogue correspond merveilleusement bien avec l'esprit des travestissements des héros du carnaval. — Des vêtements en lambeaux, de hideuses guenilles disputées au crochet du chiffonnier forment aujourd'hui des travestissements du meilleur goût. — Je ne prends pas ce mot dans l'acception d'odorat.

On se moque beaucoup du *Turc* et de l'*Espagnol* qui, pendant vingt ans, firent invariablement les frais et l'ornement du carnaval parisien; mais quand, sur quatre cents jeunes gens qui composent le public d'un bal travesti, trois cent quatre-vingt-sept portent le même costume de *débardeur*, je ne vois pas que l'aspect général gagne beaucoup en variété.

Ce qui fait que la plupart du temps un prétendu bal costumé est encore un peu plus monotone qu'un simple bal bourgeois, où du moins l'œil peut d'un habit noir passer sur un habit bleu, pour aller de là se reposer sur un habit marron.

Mais il est vrai que l'oreille n'est pas enivrée par trois mille joyeux : *Ohé! ohé!*

LE CARÊME ET M. AYMÈS.

Si février nous ramène les jours gras il nous ramène aussi les jours maigres, et c'est le mercredi des Cendres que, depuis cinq ou six ans, M. Aymès, le fameux épicier du *Bazar provençal*, lance par le monde ses célèbres

annonces gastronomiques et catholiques, qui enseignent aux Parisiens l'art de jeûner et de bien vivre pendant le carême.

C'est ainsi que nous voyons revenir périodiquement le fameux *pâté de thon à la chartreuse*, plat maigre et délicieux, d'une ressource inouïe pour les familles chrétiennes, — dit le prospectus. — M. Aymès fait remarquer que ce plat joint la délicatesse à l'économie, et qu'*on en mange peu* parce qu'il rassasie très-vite. — Je le crois volontiers, et il est même possible qu'on n'achève pas le morceau qu'on tient au bout de sa fourchette.

Puis vient le *miel aromatique de Provence*, composé par des abeilles qui ont été le puiser *exclusivement* dans le calice de la royale fleur de lis, sur les coteaux de la Provence. — Voyez toujours le prospectus.

Puis arrive le merveilleux *vin de Noé*, ici nous copions textuellement :

« Vin de Noé. — Ce vin, inconnu dans la capitale, cousin-germain ou plutôt frère de celui de Coustance, se récolte dans un petit hameau habité par quelques familles patriarcales, qui cultivaient et buvaient ce vin sans jamais avoir su en apprécier tout le mérite, et sans autre ambition pour son débouché que celle de s'en faire mutuellement des cadeaux à certaines époques de l'année. Le cep qui le produit, d'après le rapport de ces bonnes gens, remonte, par le canal de la tradition, à celui que planta le bon père Noé sur le mont Ararat, en Arménie, lorsqu'il sortit de l'Arche.

» La bouteille, 3 fr. »

Nous passons sous silence les *haricots des princes*, ainsi nommés parce qu'ils pourraient en manger, — mais ils n'en mangent pas; — et la *merluche à la provençale*.

Nous avons encore certaines *andouillettes* qui, lorsqu'on les fait griller, forcent les passants à s'arrêter sous les fenêtres de votre cuisine, tellement elles exhalent un arome délicieux (voyez toujours le prospectus, car vous pourriez croire que nous cherchons à inventer du comique, nous pillons tout bonnement M. Aymès). Par exemple, ces andouillettes nous semblent un mets peu catholique en carême, à moins toutefois que M. Aymès ne consente à en vendre que le jour de Pâques. — Mais quel blasphème avons-nous prononcé ! notre saint épicier se ferait lui-même hacher menu comme chair à andouillettes plutôt que de vendre une once de cassonade un dimanche ou un jour férié ! (Voyez plus que jamais le prospectus.)

Enfin le catalogue des objets merveilleux et des plats chrétiens que l'on ne trouve que dans le *Bazar gascon*, non, je veux dire *provençal*, de M. Aymès serait infiniment trop long; aussi nous contenterons-nous de vous citer encore les *calissons d'Aix*, le *tauron* de Marseille, et le *supion* de la Méditerranée, qui doivent être des mets fort agréables, pour peu qu'ils ne ressemblent pas à leurs noms !

Les jours croissent de 1 heure 48 minutes.

1	Mercredi.	CENDRES.	*Nouvelle Lune.*
2	Jeudi.	s. Simplice.	
3	Vendredi.	ste Cunégonde.	
4	Samedi.	s. Casimir.	
5	*Dimanche.*	*Quadragésime.*	
6	Lundi.	s. Marcien.	
7	Mardi.	ste Perpétue.	
8	Mercredi.	*Quatre-Temps.*	
9	Jeudi.	ste Françoise.	*Premier Quartier.*
10	Vendredi.	s. Doctrovée.	
11	Samedi.	s. Euloge.	
12	*Dimanche.*	*Reminiscere.*	
13	Lundi.	ste Euphrasie.	
14	Mardi.	s. Lubin.	
15	Mercredi.	s. Zacharie.	
16	Jeudi.	s. Cyriaque.	*Pleine Lune.*
17	Vendredi.	ste Gertrude.	
18	Samedi.	s. Alexandre.	
19	*Dimanche.*	*Oculi.*	
20	Lundi.	s. Joseph.	
21	Mardi.	s. Benoît.	
22	Mercredi.	s. Émile.	*Dernier Quartier.*
23	Jeudi.	s. Victorien.	
24	Vendredi.	s. Gabriel.	
25	Samedi.	ANNONCIATION.	
26	*Dimanche.*	*Lætare.*	
27	Lundi.	s. Rupert.	
28	Mardi.	s. Alexandre.	
29	Mercredi.	s. Jonas.	
30	Jeudi.	s. Rieul.	*Nouvelle*
31	Vendredi.	ste Balbine.	*Lune.*



MARS - GRANDE EXPOSITION DE PETITS TABLEAUX.



LES INCONVÉNIENTS DU VERGLAS.



— Le préfet de la Seine n'attend pas que la gelée ait complétement cessé pour recommencer à embellir Paris de la manière la plus effrénée, et en conséquence il fait ouvrir des tranchées dans presque toutes les rues. — Les flâneurs reccommencent donc à trébucher le soir contre les invalides ornés de lampions préposés à la garde des trous administratifs. — Du reste, ces vieux braves se montrent pleins d'attention, et à peine êtes-vous tombés qu'ils s'empressent de regarder s'il n'est rien arrivé de fâcheux....... à leur lampion.



— Le printemps ayant fait, le vingt-deux mars, sa première apparition, du moins d'après le calendrier grégorien, les Parisiens célèbrent cette fête de la nature en demandant à *Humann* un paletot encore un peu plus ouaté, et en fourrant encore un peu plus leurs mains dans leurs poches.— Du reste on commence à voir pousser des violettes sur le pont des Arts.



— Les petits propriétaires campagnards lisent plus que jamais le *Journal des connaissances utiles*, et se livrent à toutes sortes de greffes, toutes plus fabuleuses les unes que les autres, pour faire pousser des poires sur des pommiers ..; — en outre ils arrosent soigneusement leur pied d'*orgueil de la Chine*, qui doit incessamment produire des fleurs superbes, du moins à ce qu'annonce le prospectus; mais malgré leurs soins cet arbre magnifique s'obstine à conserver son esprit national et à ne devenir jamais l'*orgueil de la France*.

LES SYMPTOMES DU PRINTEMPS.

L'arbre du 20 mars aux Tuileries s'est paré de ses petites feuilles vertes, premières messagères qui annoncent annuellement aux bonnes d'enfants le retour de cette saison charmante, qui ramène toujours à Paris un peu de soleil et beaucoup de giboulées! — Salut au printemps!

Le résultat le plus certain de cette légère verdure des Tuileries est de faire éclore conjointement chaque année dans les journaux une foule de lignes printanières qui arrivent invariablement comme mars en carême. — C'est le feuilleton qui se met au vert.

A propos de n'importe quel vaudeville, ou très-souvent même à propos de rien du tout, le feuilletoniste se met à s'écrier vers le 20 mars :

— « O ciel, quel horrible métier! toujours être cloué dans ces horribles stalles pour entendre d'horribles petits couplets, accompagnés par d'horribles petits violons! et cela quand il serait si doux d'aller entendre chanter le rossignol! (car il n'est pas plus gêné que cela, le critique dramatique, il fait chanter le rossignol au mois de mars); — quand les pêchers se parent de leurs bouquets de fleurs blanches comme de jeunes mariées (les fleurs sont rouges, mais ça ne fait rien),... quand toute la nature prend un air de fête... quand... » Enfin trois colonnes de quand! quand! pareils.

Ce qui fait que le bourgeois qui a lu le feuilleton pour se faire une petite opinion sur les pièces nouvelles de la semaine, apprend, — pour ses quatre-vingts francs par an, — que son critique désire beaucoup aller voir pousser les petites feuilles vertes.

Un autre symptôme du printemps c'est de voir éclore une foule de petits volumes roses ou vert-pomme, intitulés : *Échos de mon âme*, *Rosées de mon cœur*, *Chants de ma lyre*, ou autres sobriquets plus ou moins poétiques.

Ce genre de giboulées arrive surtout du haut de la rue Saint-Jacques, dernier asile des éditeurs bienveillants qui encouragent les jeunes hommes de lettres à cultiver les *neuf Sœurs*, — pourvu qu'ils avancent tous les frais de la publication.

PEINTURE DES TABLEAUX

QU'ON VOIT A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Mars est un mois que rendent doublement célèbre sa bonne bière et ses mauvais tableaux; pour le moment, nous ne parlerons que de ses tableaux.

Dès le matin du jour si impatiemment attendu, on voit la place du Musée couverte d'une foule de jeunes rapins ayant un chapeau fantastique et un talent idem.

Ces jeunes artistes très-barbus, mais fort mal peignés, se bousculent pendant deux heures, sans que le grand suisse rouge, préposé à la garde du sanctuaire, se laisse émouvoir le moins du monde par leur impatience.

Enfin quand onze heures sonnent à l'horloge de l'éternité et à celle du

Louvre, la gigantesque porte s'entr'ouvre, et on se rebouscule de plus belle sur la place. — Premier tableau !

Dans le grand salon carré on aperçoit tout d'abord plusieurs immenses toiles sur lesquelles on distingue des nuages de fumée, plus un cheval mort sur le premier plan ; — ces tableaux sont des batailles pour le Musée de Versailles, et que vous intitulez comme bon vous semble.

A côté de ces images guerrières, bien faites pour faire palpiter le cœur de tout Frrrrançais, vous distinguez deux ou trois grands tableaux religieux de l'école de M. Ingres, c'est-à-dire qu'à travers un brouillard gris vous apercevez, ou même vous n'apercevez pas un saint jaune.

Pendant que vous êtes occupé à chercher les personnages dans cette grisaille religieuse, un monsieur cherche dans votre poche votre bourse, — plus heureux que vous il trouve ce qu'il cherche. — Naturellement vous criez : *au voleur!* — Les gardiens accourent aussitôt, et tout naturellement aussi vous traitent de tapageurs et vous flanquent à la porte. — Deuxième tableau !

Au bout d'un quart d'heure, vous vous reglissez dans le même salon que vous traversez furtivement, et vous vous faufilez dans la grande galerie, où vous apercevez de prime abord quinze tableaux de M. Lepaule, dont suit le détail :

Cinq portraits de danseuses de l'Opéra,
Quatre idem de pairs de France,
Et six idem de chiens de chasse.

Un peu plus loin vous admirez, ou vous n'admirez pas, ça dépend des goûts, une douzaine de portraits de M. Dubufe; — femmes charmantes, blanches et roses, dont la nuance est garantie pour un an ; — quant à la ressemblance, c'est différent, je ne vous la garantis pas du tout.

Au milieu de cette même grande galerie, vous ne voyez pas une foule de tableaux, attendu qu'on a oublié de percer des fenêtres dans cette partie de l'établissement, — ce qui n'empêche pas qu'on n'y place une infinité de cadres dorés qui doivent renfermer des toiles plus ou moins couvertes de couleurs.

Un peu plus loin vous tombez au milieu d'un rassemblement qui vous fait croire qu'un monsieur a une attaque d'apoplexie ou qu'une dame accouche ; — mais ce sont simplement des amateurs qui s'extasient et se désopilent la rate devant une scène comique de M. Biard. — Au bout de cinq minutes, quand vous voulez vous procurer la satisfaction de vous moucher, vous vous apercevez que ces messieurs n'étaient pas seulement amateurs de tableaux et que plusieurs d'entre eux avaient aussi la monomanie de faire collection des foulards de leurs contemporains.

Enfin, à l'extrémité de la galerie vous apercevez un rideau vert orné de deux grands valets rouges, ce qui indique la fin de votre promenade.

Puis, en sortant de là, vous faites comme tout le monde, vous pensez aux sculptures et vous n'allez pas les voir.

Et voilà ce que c'est qu'une exposition, — les arts n'y gagnent pas grand'chose, mais vous y perdez une bourse et un foulard.

AVRIL.  LE TAUREAU. [1843.

Les jours croissent de 1 heure 38 minutes.

1	Samedi.	s. Hugues.	
2	*Dimanche.*	PASSION.	
3	Lundi.	s. Ulpien.	
4	Mardi.	s. Ambroise.	
5	Mercredi.	s. Vincent Ferr.	
6	Jeudi.	ste Prudence.	
7	Vendredi.	s. Hégésippe.	*Premier Quartier.*
8	Samedi.	s. Gauthier.	
9	*Dimanche.*	RAMEAUX.	
10	Lundi.	s. Fulbert.	
11	Mardi.	s. Godebert.	
12	Mercredi.	s. Zénon.	
13	Jeudi.	s. Marcelin.	
14	Vendredi.	*Vendredi Saint.*	*Pleine Lune..*
15	Samedi.	s. Paterne.	
16	*Dimanche.*	PAQUES.	
17	Lundi.	s. Anicet.	
18	Mardi.	s. Parfait.	
19	Mercredi.	s. Elphège.	
20	Jeudi.	ste Christine.	
21	Vendredi.	s. Anselme.	*Dernier Quartier.*
22	Samedi.	ste Opportune.	
23	*Dimanche.*	*Quasimodo.*	
24	Lundi.	s. Léger. *Abst.*	
25	Mardi.	s. Marc.	
26	Mercredi.	s. Clet.	
27	Jeudi.	s. Polycarpe.	
28	Vendredi.	s. Vital.	
29	Samedi.	s. Robert.	*Nouvelle*
30	*Dimanche.*	s. Eutrope.	*Lune.*

Nombre d'or I.



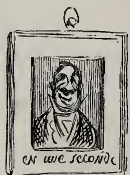
AVRIL - POISSONS D'AVRIL.



LES MODES NOUVELLES DE LONGCHAMP.

— Avril ramène décidément quelques rayons de soleil, aussi les artistes daguerréotypeurs s'empressent-ils de placer à leurs portes les cadres qui renferment les merveilleux produits de leur talent. — Moyennant dix francs on obtient un portrait qui semble sortir de M. Ingres luimême, tellement on n'y voit que du gris. — Du reste, pour les portraits de famille c'est agréable, parce qu'un d'eux suffit; on peut reconnaître sur la même plaque tous les parents jusqu'au dixième degré.





Il est vrai que quelques opticiens apportent de notables perfectionnements à la chose et ils reproduisent d'une manière admirable les gilets et les cravates. — Quant au monsieur, il est rendu encore dix fois plus laid que nature! — C'est bien la peine de payer pour se procurer cette satisfaction, autant vaut alors s'adresser à Dantan qui vous livrera une charge encore bien plus ressemblante.

— Le jardin des Tuileries, fermé pendant le dégel, s'ouvre enfin au public, et les caniches qui ont la monomanie de prétendre en être, du public, livrent un combat aux mollets du garde national qui prétend lui barrer le passage; et le malheureux guerrier-citoyen, placé à ce nouveau passage des Thermopyles, regrette presque les factions d'hiver sous l'arcade du Louvre.



LE POISSON D'AVRIL.

Le poisson d'avril est un usage fort respectable sans doute, puisqu'il est excessivement âgé, mais néanmoins il n'est plus guère suivi religieusement à Paris que dans les environs de la pointe Saint-Eustache, et en province dans les chefs-lieux de sous-préfecture.

Il y a cinquante ans, avant la première révolution qui a détruit tant de choses, le premier avril ne s'écoula jamais sans que le personnage le plus spirituel de la société n'envoyât quelque candide jeune homme chez le pharmacien du coin pour lui demander de l'*huile de cotret.* — Et on riait de cela pendant quinze jours. — Ce qui nous prouve d'abord qu'avant la révolution on était heureux à bon marché, et ensuite que les jeunes gens candides étaient excessivement communs.

Ce n'est pas aujourd'hui que l'on trouverait encore des jeunes Français ayant la candeur nécessaire au jeu en question; — à quinze ans il n'est pas un collégien qui ne se vante d'avoir perdu toutes les illusions de la vie; don Juan imberbe il ne croit plus à rien, ainsi comment voudriez-vous qu'il crût à l'huile de cotret?

Ce sont pourtant les Romains, les inventeurs des *étrennes*, qui ont aussi inventé le *poisson d'avril*, mais nos gaillards se livrèrent pour la première fois à une plaisanterie qui n'aurait pas été tolérée si la *police correctionnelle* avait été créée à cette époque.

Ce fut le premier avril de l'an 1er de Rome que Romulus convia ses voisins les Sabins à une fête nocturne où on devait prendre du thé, — et au lieu de cela on prit des femmes, — puis comme les maris eurent le petit esprit de se fâcher de la plaisanterie, Romulus chercha à les calmer en leur appliquant lui-même de l'*huile de cotret.*

Ah! on ne s'amuse plus comme au bon vieux temps!

LES GIBOULÉES.

Amis et amies, couronnons-nous de fleurs, et livrons-nous à des danses folâtres; car nous voici arrivés au mois d'avril, et avril est décidément en plein printemps : — vive avril! vive le printemps!

Tous les Parisiens sont invités à célébrer cette époque de l'amour et des roses... en mettant un second gilet de flanelle. — Qui est-ce qui aurait un gilet de flanelle à me prêter? — En attendant les roses, le ciel nous couronne de giboulées, c'est plus virginal!

Un beau matin, en voyant le soleil qui fait briller ses rayons les plus dorés, vous vous ornez d'un pantalon noisette, d'un gilet vert-pomme, d'un habit marron et de gants abricot, et vous voilà flânant tout guilleret sur le boulevard Montmartre ou dans la rue Vivienne et vous arrêtant à tous les carreaux des magasins à la mode.

Puis tout à coup, quand vous êtes arrêté devant la boutique d'Aubert, ou que vous vous extasiez devant les yeux immenses de madame Gibus, bre-

vetée, — pour ses chapeaux, bien entendu; — patatra! vous êtes criblé de grêlons dans lesquels on pourrait tailler des bouchons de carafe, — et pas le moindre parapluie pour échapper à cette mitraille.

Vous prenez votre course la plus échevelée, et vous vous élancez sur le marchepied du premier omnibus qui vient à passer, mais l'homme aux six sous vous repousse du bras et de la jambe, en criant : — *Complet.*

Vous allez naturellement trébucher au beau milieu du ruisseau où vient vous relancer un cabriolet dont la roue vous tigre des pieds à la tête ; en outre, le cocher, dans sa tendre sollicitude pour votre personne, vous crie: — *Prenez donc garde, animal.*

Pour en finir avec vos infortunes vous prenez le parti de courir après un fiacre vide qui se promène tranquillement au petit pas des chevaux, et le cocher vous demande tranquillement six francs pour une course.

Vous refusez avec toute l'indignation d'un homme mouillé et vexé; — puis, pour trouver enfin un abri sans dépenser six francs, vous entrez chez madame Gibus, où vous achetez un chapeau de trente francs.

Giboulées, voilà de vos coups!

LONGCHAMP.

On est convenu de nommer *Promenade de Longchamp* la course qui se fait de la porte Saint-Denis à la place Louis XV. Il paraît qu'autrefois nos aïeux poussaient réellement jusqu'à l'extrémité du bois de Boulogne où se trouvait l'abbaye de Longchamp, mais depuis long-temps le couvent a disparu et n'a laissé pour trace sur cette terre que son saint nom donne à une promenade très-profane.

Cette fameuse promenade qui est sensée servir d'exhibition aux modes nouvelles de l'année, a lieu pendant trois jours de la manière suivante :

— Le premier jour, personne n'y va parce que c'est du plus mauvais ton.

— Le second jour, on se repose des fatigues du premier.

— Et le troisième jour enfin, il pleut à verse!

Du reste cette pluie n'empêche pas que les boulevards ne soient encombrés d'une foule d'équipages qui offrent effectivement les formes les plus variées, car on aperçoit des voitures de blanchisseuses, des tapissières, des cabriolets d'arracheurs de dents, des carioles de débitants d'allumettes chimiques, et même quelques fiacres, mais ces dernières voitures sont en petit nombre.

Quant au costume le mieux porté par les cavaliers, il se compose d'un habit bleu à longues basques et à retroussis écarlates, de culottes en peau blanche, et d'un casque en cuivre orné d'une longue crinière noire.

Les piétons les mieux mis ont la redingote bleu de roi boutonnée sur la poitrine et le chapeau à cornes; plus, des favoris rouges et le nez en trompette.

Quant aux Provinciales, pour se mettre au courant des modes nouvelles, au mois d'avril elles écrivent tout bonnement à la maison de commission *Giroud de Gand*, cité des Italiens.

Les jours croissent de 1 heure 48 minutes.

1	Lundi.	s. PHILIPPE.	
2	Mardi.	s. Anathase.	
3	Mercredi.	Inv. ste Croix.	
4	Jeudi.	ste Monique.	
5	Vendredi.	s. Maxime.	
6	Samedi.	s. Jean P. L.	
7	*Dimanche.*	s. Stanislas.	*Premier Quartier.*
8	Lundi.	s. Désiré.	
9	Mardi.	s. Grégoire.	
10	Mercredi.	s. Gordien.	
11	Jeudi.	s. Mamert.	
12	Vendredi.	s. Léon.	
13	Samedi.	s. Servais.	*Pleine Lune.*
14	*Dimanche.*	s. Pons.	
15	Lundi.	s. Isidore.	
16	Mardi.	s. Honoré.	
17	Mercredi.	s. Pascal.	
18	Jeudi.	s. Éric.	
19	Vendredi.	ste Potentienne.	
20	Samedi.	s. Bernardin.	
21	*Dimanche.*	s. Hospice.	*Dernier Quartier.*
22	Lundi.	*Rogations.*	
23	Mardi.	s. Didier.	
24	Mercredi.	s. Donatien.	
25	Jeudi.	ASCENSION.	
26	Vendredi.	s. Quadrat.	
27	Samedi.	s. Hildevert.	
28	*Dimanche.*	s. Germain.	*Nouvelle Lune.*
29	Lundi.	s. Maximin.	
30	Mardi.	s. Félix.	
31	Mercredi.	ste Pétronille.	



LES COURSES DU CHAMP-DE-MARS.



— Ordinairement les premiers jours du joli mois de mai ne sont pas jolis du tout, et les amateurs qui sur la foi s'empressent d'endosser une toilette printanière, rentrent très-souvent chez eux avec un pantalon blanc qui peut parfaitement passer pour un pantalon gris, et quel gris encore! — En outre, des coups de vent très-perfides font voltiger les chapeaux, les parapluies et les robes. — La décence y perd un peu, mais le célèbre marchand de parapluies du boulevard Montmartre, M. *Cazal,* y gagne beaucoup. — M. Azaïs est satisfait, il y a compensation.



— Les courses du Champ-de-Mars donnent annuellement des goûts équestres aux Parisiens; en conséquence, des familles entières se rendent le dimanche au bois de Boulogne ou à Montmorency pour y monter à cheval... sur des ânes. — Ces animaux, qui ont généralement beaucoup plus d'ardeur qu'on ne croit, ne manquent jamais de partir au grand galop vers leur écurie, et dans leur noble indépendance s'arrangent pour laisser en chemin l'amazone qui les gêne.



— A la fin du mois de mai les beaux jours se décident enfin à luire pour la France, et les directeurs des théâtres commencent a s'arracher les cheveux en voyant qu'à mesure que monte le baromètre, leurs recettes baissent en proportion. Quant aux contrôleurs, ils prennent leur parti et s'endorment chaque soir du sommeil de l'innocence, de six heures à minuit.

LES RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.

Il serait bien temps, ce me semble, de s'entendre un peu sur la signification de cette phrase qui revient invariablement trois ou quatre fois par an dans la conversation du peuple français, et notamment le premier mai, jour de la Saint-Philippe.

Réjouissances publiques! — Cela veut dire dans le dictionnaire de M. Delessert, préfet de police : — Deux mâts de cocagne, trois orchestres de danse, dix mille lampions, cinq cents fusées volantes qui ne volent guère, et trois mille filous qui volent beaucoup trop.

Réjouissances publiques! — Cela signifie pour le boutiquier : — Une journée de vente perdue, un pantalon crotté, une femme fatiguée et très-maussade, et deux ou trois moutards affectés d'une colique complète pour cause de pain d'épice des Champs-Élysées.

Réjouissances publiques! — Cela se traduit pour le garde municipal par : — Une faction de sept heures, soit au coin d'une rue, soit au pied d'un mât de cocagne.

Réjouissances publiques! — Cela exprime enfin, la plupart du temps, pour le gardien de la Morgue : — Une douzaine de locataires inscrits sur le registre comme *inconnus*, avec l'apostille de noyé, étouffé ou écrasé.

Ainsi, vous le voyez, lorsqu'on affiche sur les murailles ces grands programmes d'allégresse, le Parisien a parfaitement le droit de se dire, en parodiant Figaro : — *Ah! çà, qui diable amuse-t-on ici?*

LES ASPERGES.

L'asperge est la véritable hirondelle du printemps, et, à vrai dire, l'asperge est la seule fleur que fasse éclore le printemps parisien, car les roses n'existent depuis long-temps que dans l'imagination fleurie des poètes; au trente du mois de mai ils ne sont pas encore en fleurs, et au deux du mois de juin les rosiers ne sont plus en fleurs. De nos jours il n'y a plus de roses qu'à la *Chaumière*, les jours de fêtes extraordinaires (toutes les fêtes sont extraordinaires), et encore les roses sont-elles en percale enluminée avec un peu de vermillon. Prix de la fleur : 1 fr. 50 cent., quand on la gagne au tir à l'arc, à l'arbalète ou au cochonnet. Le chant du rossignol est moins doux pour notre cœur et pour nos oreilles que le cri du marchand d'asperges qui parcourt les rues de la capitale avec des paniers pleins du légume en question. Quand vous entendez crier : Aux asperges, vous pouvez en toute sûreté mettre un pantalon blanc, vous coiffer d'un chapeau gris et vous transporter au bois de Boulogne pour vous y livrer à toutes les voluptés de la saison ; à savoir : cueillir des violettes, boire du lait et monter à cheval... sur un âne.

L'asperge est tout à la fois le légume le plus aristocratique, le plus populaire, le plus léger, le plus agréable et le plus vertueux qui existe sur la

terre. Le navet est insignifiant, la carotte est vulgaire, le haricot est désagréable, la truffe est incendiaire, le chou-fleur se mange peu, le cardon ne se mange pas, le petit pois n'est bon que dans sa plus tendre jeunesse, et une foule de personnes se trouvent incommodées quand on leur parle seulement de melon; l'asperge, la seule asperge réunit les voix de toutes les bouches. Il est étonnant que dans un pays comme le nôtre, où l'on vote des primes considérables pour l'amélioration des chevaux et des moutons, pour l'encouragement des baleines, des morues et des harengs frais, on n'ait pas encore voté la plus petite récompense nationale pour l'amélioration des asperges.

Nous allons même plus loin; nous soutenons qu'encourager les asperges, c'est encourager la vertu, oui, la vertu, et la plus clarifiée encore, la plus pure! — Non-seulement la succulente et bienfaisante asperge n'a aucun des défauts reprochés aux ignobles ou malfaisants légumes ci-dessus nommés, mais encore cette plante printanière a l'immense avantage de venir remédier à tous les désordres que les légumes d'hiver sont venus jeter dans les estomacs et dans les mœurs de la société; toutes les gastrites enfantées par les harengs du carême disparaissent comme par enchantement à la troisième botte d'asperges, et, bienfait plus inappéciable encore, ce légume, vertueux par excellence, vient éteindre le feu terrible qui avait été allumé dans les veines de tous les gastronomes par le légume incendiaire du Périgord, par la truffe, l'abominable truffe, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Quand vous voyez un homme manger beaucoup d'asperges vous pouvez dire hardiment : — Ce monsieur est très-vertueux ou sera très-vertueux avant huit jours. Si jamais je deviens mère de famille je ne prendrai pas des renseignements chez la portière des jeunes gens qui demanderaient la main de ma fille; je réunirais tous les prétendants et je leur dirais tout simplement : — Jeunes gens, la main sur la conscience, avouez-moi franchement combien chacun de vous consomme de bottes d'asperges dans le courant de l'année. — Après l'aveu en question, j'unirais immédiatement ma fille à la plus grosse botte d'asperges, et ce serait une union un peu ficelée!

Le sirop de pointes d'asperges est devenu aussi célèbre que la pâte pectorale de Regnault, et cette célébrité est d'autant plus flatteuse qu'il ne le doit qu'à son seul mérite, ce qui est rare dans notre siècle, où la grosse caisse et la clarinette jouent un grand rôle en littérature, en politique et même en pharmacie. Grâce au sirop de pointes d'asperges tous les cœurs peuvent aujourd'hui battre à l'unisson, l'harmonie peut se rétablir dans tous les ménages les plus désunis, c'est la simple affaire d'une ou deux bouteilles de sirop.

Après une cinquantaine de cuillerées, le cœur plus volage, le cœur qui allait un train de poste, comme le balancier d'une pendule qui avance beaucoup, ne donne bientôt plus que soixante pulsations à la minute, et le sang qui bouillonnait tombe bien vite à une chaleur de vingt degrés, température qu'affectionnent les vers à soie et les bons ménages de la place Royale.

Les jours croissent de 16 minutes.

1	Jeudi.	s. Pamphile.	
2	Vendredi.	s. Elme.	
3	Samedi.	ste Clotilde. *v. j.*	
4	3 *Dim.*	PENTECOTE.	
5	Lundi.	s Boniface.	*Premier Quartier.*
6	Mardi.	s. Claude évêq.	
7	Mercredi.	*Quatre Temps*	
8	Jeudi.	s. Médard.	
9	Vendredi.	ste Pélagie.	
10	Samedi.	s. Landry.	
11	1 *Dim.*	TRINITÉ.	
12	Lundi.	s. Olympe.	*Pleine Lune.*
13	Mardi.	s. Antoine de P.	
14	Mercredi.	s. Ruffin.	
15	Jeudi.	FÊTE-DIEU.	
16	Vendredi.	s. Fargeau.	
17	Samedi.	s. Avit.	
18	2 *Dim.*	ste Marine.	
19	Lundi.	s. Gerv. et s. P.	*Dernier Quartier.*
20	Mardi.	s. Sylvère.	
21	Mercredi.	s. Leufroi.	
22	Jeudi.	OCT. FÊTE-DIEU.	
23	Vendredi.	s. Jacob. *v. j.*	
24	Samedi.	NAT. S. J. B.	
25	3 *Dim.*	s. Prosper.	
26	Lundi.	s. Babolein.	
27	Mardi.	s. Crescent.	*Nouvelle Lune.*
28	Mercredi.	s. Irén. *v. j.*	
29	Jeudi.	s. PIERRE. s. PA.	
30	Vendredi.	ste Émilienne.	

Cycle solaire, 4.



JUIN - PLAISIRS AQUATIQUES À L'ÉCOLE DE NATATION.

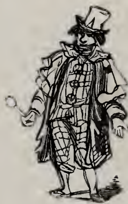


LA SAISON DES EAUX.



— A partir du 1er juin toute personne qui se respecte tant soit peu doit prendre une chaise de poste, ou au moins la diligence de Meaux, pour s'exiler de la capitale, sauf à dire qu'on part pour l'Italie ou pour le Groenland.

Quant au bourgeois qui possède une petite maisonnette entourée d'un carré de choux, il dit qu'il va visiter ses terres.



— Les acteurs suivent l'émigration générale et profitent de leurs congés pour aller moissonner des lauriers et autres accessoires plus métalliques dans tous les chefs-lieux de départements. — Duprez se met en route avec son précieux *ut* de poitrine qu'il cherche à garantir de tous les cahots de la voiture; mademoiselle Déjazet plie soigneusement tous ses brillants travestissements, et il n'est pas jusqu'au grand *Bilboquet* lui-même qui n'emballe avec tous les soins qui lui sont dus son fameux paletot des *saltimbanques* qui doit obtenir l'approbation de tous les maires de province.



—Les employés, les commis-marchands, et toutes les personnes que leurs occupations forcent à rester à Paris pendant la belle saison, se consolent en allant respirer le *frais* sur le boulevard des Italiens, à neuf heures du soir, et toujours pour se rafraîchir fument d'énormes cigares et lancent au loin des nuages de fumée qui rivalisent en parfum avec les cassolettes du bitume-Polonceau.

LA SAINT-MÉDARD.

Saint Médard a continué son rôle de martyr bien au delà du tombeau, et depuis l'invention des almanachs cet infortuné se voit régulièrement chaque année mettre sur le dos tous les jours désagréables des mois de juin et juillet.

Il pleut, — c'est la faute à saint Médard !

Les abricots ne mûrissent pas, — c'est la faute à saint Médard !

Les foins sont rentrés dans les granges à l'état de fumier, — c'est la faute à saint Médard !

On siffle les pièces du Gymnase, — c'est la faute à saint Médard !

Etc., etc.

Il faut que ce saint ait réellement une bonté d'ange pour souffrir si patiemment que l'on tienne tant de mauvais propos sur son compte ; — à sa place il y a long-temps que j'aurais mis mon auréole de travers.

Je ne sais pas à quoi tient l'influence hydraulique de saint Médard ; mais s'il possède réellement sur le baromètre tout le pouvoir qu'on lui attribue, il est à craindre qu'un jour il ne se venge de nous en faisant tomber la pluie pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Il est vrai que ses droits ne durent que pendant six semaines, et que, passé ce laps, il remet toute sa puissance à saint Pantaléon, patron des temps caniculaires, autre époque de l'année où les hommes et les caniches se plaignent de plus belle, — ce qui prouve bien qu'ils ne sont jamais contents !

L'ÉCOLE DE NATATION.

Pour peu que vous ne soyiez pas bien orienté sur les monuments de Paris, je vous apprendrai que l'école de natation est située vers le quarante-cinquième degré... de l'escalier du Pont-Royal.

Du reste, on écrit : *École royale de natation*, mais on prononce *Deligny;* lisez donc Deligny.

Ces deux longs bateaux couverts de toile, qui de loin ressemblent à un établissement de blanchisseuse, et qui effectivement servent au blanchissage des corps humains, sont, pendant trois mois de l'année, le rendez-vous de la belle société : — nous disons *belle* parce que c'est l'usage, car, lorsqu'on pénètre dans le sanctuaire et qu'on voit tous ces personnages dans le simple appareil aquatique, on les trouve généralement fort laids ; — il n'y a rien qui ait l'air moins cossu qu'un agent de change ou un notaire en petit caleçon bleu. — Le bleu n'avantage guère que les brochets.

Pendant les étés comme nous avons eu l'agrément ou plutôt le désagrément d'en posséder un en 1842, Deligny voit affluer chez lui, depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, tous les infortunés qui cherchent à échapper aux suites d'un soleil tropical, et pour unique domicile ils prennent la Seine.

Quelques-uns de ces habitués, encore plus Tritons que les autres, don-

nent congé à leurs propriétaires et louent tout bonnement un cabinet non garni chez Deligny, qui leur procure pour tout mobilier un drap et un serre-tête.

Dans cet asile frais et tranquille (tiens, je vous parle en vers, mille pardons) le Parisien descend le fleuve de la vie le plus agréablement du monde. — Il trouve là tout ce qui embellit l'existence : des journaux nouveaux et des vins très-vieux, des biftecks ravissants et pas de portière, — enfin tous les éléments du parfait bonheur sur la terre, ou plutôt sur l'eau.

Pour comble de volupté, plus de billets de garde, le sergent-major ne peut pas soupçonner votre retraite ; et en tout cas le tambour n'oserait pas vous relancer jusqu'au milieu de la Seine, il a généralement une trop grande horreur de l'eau pour cela.

L'école de natation a ses célébrités tout comme les courses au clocher ou les salles d'armes, — et les passés-maîtres en fait de *planche* ou de *coupe* sont décorés du *caleçon rouge.* — Malheur aux profanes qui oseraient se parer de ce signe glorieux sans avoir prouvé qu'ils étaient dignes de le porter, car alors des *passades* vengeresses l'enverraient à chaque instant à quinze pieds sous l'eau pour y faire des réflexions fort humides sur les vanités terrestres.

Comme il faut que les originaux se glissent partout, on en trouve aussi un bon nombre chez Deligny ; — parmi ceux-ci nous citerons les amateurs qui se font confectionner un caleçon orné de broderies, un bonnet grec ravissant et un peignoir qu'envierait une petite maîtresse, le tout pour se promener pendant deux heures sur le plancher de l'école de natation.

Ils disent à ceux qui sortent de l'eau : — « Hé bien, comment l'eau est-elle aujourd'hui ?... bonne... tant mieux ; je vais *piquer une tête* tout à l'heure... ah ! mais une tête soignée. »

A ceux qui arrivent ils crient : — « L'eau est excellente... arrivez donc... voilà déjà plus de deux heures que je suis ici... je viens de faire une *pleine eau*... ah ! quelle pleine eau ! »

Et à six heures du soir, après avoir fumé dix cigares, ils vont revêtir les habits de leur sexe, et accrochent au clou leur ravissant caleçon, qui, pendant toute la journée, est resté sec comme une allumette chimique allemande.

Les personnes auxquelles les bains froids sont interdits par le médecin se consolent en allant se plonger dans les eaux chaudes de Baden, d'Ems ou de Spa ; en outre, ces malades ont l'agrément de s'ingurgiter journellement quinze ou dix-huit verres de ce même liquide. Et quels verres ! — En Allemagne, on appelle verre ce que chez nous on est convenu de nommer un litre ; et à la première vue le médecin vous jauge avec une facilité qu'envierait un rat-de-cave, il voit à un demi-litre près ce que vous pouvez contenir de liquide.

Quand on revient de ces eaux on a l'agrément de pouvoir raconter à ses amis comme quoi on absorbait deux voies d'eau très-facilement. — Mais cela ne réussit pas toujours et malgré ce système hydraulique plus d'un malade ne parvient pas à revenir sur l'eau !



Les jours décroissent de 56 minutes.

1	Samedi.	s^te^ Éléonore.	
2	4 *Dim.*	*Visit.* N.-D.	
3	Lundi.	s. Thierry.	
4	Mardi.	Tr. S. Mar.	*Premier Quartier.*
5	Mercredi.	s^te^ Zoé.	
6	Jeudi.	s. Tranquille.	
7	Vendredi.	s. Aubier.	
8	Samedi.	s. Procope.	
9	5 *Dim.*	s. Cyrille.	
10	Lundi.	s^te^ Félicité.	
11	Mardi.	Tr. s. Benoît,	*Pleine Lune.*
12	Mercredi.	s. Gualbert.	
13	Jeudi.	s. Eugène.	
14	Vendredi.	s. Bonavent.	
15	Samedi.	s. Henri.	
16	6 *Dim.*	s. Eustate.	
17	Lundi.	s. Alexis.	
18	Mardi.	s. Thomas d'A.	
19	Mercredi.	s. Vincent de P.	*Dernier Quartier.*
20	Jeudi.	s^te^ Marguerite.	
21	Vendredi.	s. Victor.	
22	Samedi.	s^te^ Madeleine.	
23	7 *Dim.*	s. Apollinaire.	
24	Lundi.	*Jours canicul.*	
25	Mardi.	s. Jacques le M.	
26	Mercredi.	Tr. s. Marc.	
27	Jeudi.	s. Pantaléon.	*Nouvelle Lune.*
28	Vendredi.	s^te^ Anne.	
29	Samedi.	s^te^ Marthe.	
30	8 *Dim.*	s. Abdon.	
31	Lundi.	s. Germ. l'Aux.	



JUILLET - ÉCLIPSE DE SOLEIL À CINQ HEURES DU MATIN.



LES ÉLECTIONS.



Le *Bon Jardinier* recommande de semer en juillet des radis, des laitues et des concombres; mais, en 1842, les propriétaires campagnards qui se présentaient aux élections n'ont guère semé que des poignées de main, mais par malheur bon nombre n'ont récolté que des pieds de nez: « Que voulez-vous tout le monde ne peut pas être député; et quand trois mille candidats se mettent sur les rangs, il faut bien que quelques-uns soient enfoncés.

— Le 15 juillet est une époque fatale à l'instar du 15 janvier, du 15 avril et du 15 octobre. Ces terribles chiffres resplendissent en lettres de feu sur les almanachs de tous les pauvres diables de locataires qui n'ont pu payer les termes, n'ont pu parvenir à économiser que 3 francs 75 cent., dont 17 sous de *Monaco!*



Or, comment diable payer un terme, fût-ce même de 50 francs, avec 3 francs 75 centimes? C'est impossible. Eh bien! le propriétaire, entêté comme un vieux mulet, ne veut jamais comprendre cela. Il n'a qu'nne chose à la bouche : — Mon argent! C'est une conversation trés-monotone.

— Le mois de juillet 1842 sera célèbre dans les annales des fumeurs, par l'introduction en France de trois nouvelles espèces de cigares et entre autres de *cigares à 1 sou*, principalement destinés probablement à messieurs les enfants au-dessous de sept ans, et notamment aux petites filles; car les garçons ne fument plus que du tabac-caporal.



DISCOURS PHILOSOPHIQUE

ENTRE DEUX LAMPIONS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

(*La scène se passe aux Champs-Élysées, à huit heures du soir, le 29 juillet de n'importe quelle année.*)

Premier lampion regardant son voisin dont un allumeur vient d'illuminer la face. — Eh! mais, je ne me trompe pas, j'ai déjà eu l'avantage de me trouver côte à côte avec monsieur; c'était en 1815, je crois, on nous avait allumés pour le retour des Bourbons... non, cependant... je crois que c'était pour l'autre... à moins cependant que ce ne fût... Enfin, n'importe, on nous avait allumés, ça nous suffit.

Deuxième lampion. — Pardon, si je ne vous ai pas reconnu tout de suite; mais j'avais comme un nuage devant les yeux, ça me fait toujours cet effet-là pendant les premières minutes de mon illumination.

Premier lampion. — Que voulez-vous, il n'y a pas de flamme sans fumée.

Deuxième lampion. — Oui, mais nos entrepreneurs trouvent moyen, la plupart du temps, de faire de la fumée sans flamme; enfin, n'importe, nous divertissons le public, et ça suffit... En ai-je déjà diverti, de ce public...

Premier lampion. — Chut! ne parlons pas politique, nous pourrions bien nous faire casser, et pour moi je tiens à ma position sociale; car enfin nous n'avons à travailler que trois ou quatre fois par an, et encore pendant une heure et demie, même quelquefois moins, grâce au vent et aux fournisseurs qui se graissent la patte avec notre suif.

Deuxième lampion. — Il y a long-temps que vous êtes lampion du gouvernement?

Premier lampion se rengorgeant. — Je l'ai toujours été: je date de 1780!

Deuxième lampion. — Comment, vous êtes aussi vieux que cela! je ne vous aurais jamais donné votre âge: vous êtes joliment conservé!

Premier lampion — Oui, c'est vrai; je n'ai pas à me plaindre, je suis assez gras: ça tient à ce que je n'ai jamais pris parti pour personne dans les événements... Ma mèche a brillé également pour tous les gouvernements, mais mon cœur n'y est pour rien; pas si bête d'aller me passionner à tout propos, ça joue de mauvais tours. Tenez, j'ai connu en 89 un lampion qui avait servi au mariage de Louis XVI et qui était aristocrate en diable, quand on l'a allumé en juillet 1789 il a bouilli d'indignation, et, dans sa colère, il a craché du suif sur l'habit d'un vainqueur de la Bastille; aussi, qu'en est-il arrivé? c'est que le vainqueur rageur a démoli mon pauvre ami tout comme la Bastille!

Deuxième lampion. — Je suis fort attendri, j'éprouve le besoin d'être mouché.

Premier lampion. — Voyez-vous, mon cher! si vous voulez vivre long-temps et heureux, soyez coulant pour tout le monde et ne demandez jamais le *pourquoi* de votre allumage.

Deuxième lampion bâillant. — Pourtant j'avoue que je trouve notre existence bien monotone... et pas brillante!

Premier lampion. — Ah ! jeune homme, vous êtes ambitieux ! vous enviez peut-être le sort d'une de ces fusées volantes qui viennent de s'élever au-dessus de nos têtes et qui nous regardaient avec un air de pitié ?

Deuxième lampion. — Oui, je l'avoue, j'aimerais assez cette position sociale, je la trouve élevée ; un peuple idolâtre vous suit de l'œil dans l'espace, on va rejoindre les nuages... les étoiles !

Premier lampion. — Ta, ta, ta .. Ah ! mon bon ami, je parie que vous avez été lampion à la porte de M. de Lamartine... Laissez-moi donc tranquille, avec vos nuages et vos étoiles... Tenez, voilà tout justement une fusée qui part... elle brille... et puis la voilà qui retombe éteinte. Demain matin, quand on nous emportera chez M. Germain Delavigne, rue Poissonnière, nous foulerons aux pieds le cadavre de cette malheureuse fusée tout souillé de boue ; tandis que pendant longues années nous continuerons à embellir Paris de notre personne, jusqu'à ce qu'un jour le vent de l'adversité nous pousse dans le néant, abîme où vont toutes choses : les empires les plus puissants et les vieux lampions !

Deuxième lampion. — Adieu, mon ami, au plaisir de vous revoir ; je sens que je m'évanouis !

Premier lampion. — C'est comme moi ; dans le fait, il y a trois quarts d'heure que nous sommes allumés... et on comptait sur la pluie. Encore une fête de passée ; au revoir, ménagez-vous bien et tâchez de vous glisser à côté de moi à la prochaine réjouissance, nous causerons encore un petit brin... je vous ferai des révélations politiques très-import.....

(*Ici nous prêtâmes l'oreille encore plus attentivement pour ne pas perdre un mot de cette conversation palpitante d'intérêt ; mais le vieux lampion avait senti la parole expirer sur ses lèvres : — il n'y avait plus mèche !*)

LES THÉATRES AU MOIS DE JUILLET.

Je ne connais rien de plus funèbre au monde qu'une figure de directeur de spectacle au mois de juillet ; plus le baromètre marque beau fixe et plus leur désespoir augmente, surtout le dimanche.

Chaque matin, à peine ont-ils ouvert les yeux qu'ils crient à leur domestique d'ouvrir la fenêtre et de regarder du côté du midi pour chercher à découvrir quelques nuages, présages de pluie. Mais le domestique a beau s'écarquiller les yeux, à la façon de sœur Anne il ne voit rien venir, et l'infortuné directeur, poussant un profond soupir, s'écrie : — Allons, encore une recette de quatre-vingts francs ce soir !

Le public parisien, qui va s'entasser dans quelque café des Champs-Élysées où il avale une bière épaissie par la poussière, ferait bien mieux d'aller chercher la fraîcheur dans les salles de spectacle, car rien n'est plus frais que ces vastes solitudes.

Pour mon compte, quand au mois de juillet j'entre dans une salle de spectacle je ne manque jamais de boutonner soigneusement ma redingote de crainte d'attraper une fluxion de poitrine.

Les jours décroissent de 1 heure 23 minutes.

1	Mardi.	s. Pierre-ès-liens	
2	Mercredi.	Susc. S. C.	*Premier Quartier.*
3	Jeudi.	Inv. s. Étienne.	
4	Vendredi.	s. Dominique.	
5	Samedi.	s. Yon.	
6	9 *Dim.*	Trans. N S.	
7	Lundi.	s. Gaëtan.	
8	Mardi.	s. Justin.	
9	Mercredi.	s. Amour.	
10	Jeudi.	s. Laurent.	*Pleine Lune.*
11	Vendredi.	ste Suzanne.	
12	Samedi.	ste Claire.	
13	10 *Dim.*	s. Hippolyte.	
14	Lundi.	s. Eusèbe. *v. j.*	
15	Mardi.	ASSOMPTION.	
16	Mercredi.	s. Roch.	
17	Jeudi.	s. Mammès.	
18	Vendredi.	ste Hélène.	*Dernier Quartier.*
19	Samedi.	s. Louis évêque.	
20	11 *Dim.*	s. Bernard.	
21	Lundi.	s. Privas.	
22	Mardi.	s. Symphorien.	
23	Mercredi.	ste Sidoine.	
24	Jeudi.	s. Barthélemi.	
25	Vendredi.	s. Louis roi.	*Nouvelle Lune.*
26	Samedi.	*Fin des j. can.*	
27	12 *Dim.*	s. Césaire.	
28	Lundi.	s. Augustin.	
29	Mardi.	s. Médéric.	
30	Mercredi.	s. Fiacre.	
31	Jeudi.	s. Ovide.	



AOUT - TEMPÈRATURE DU SÉNÉGAL.



LA CANICULE. — LES ENRAGÉS.



— La canicule est une époque terrible pour les commissaires de police, la chaleur influe d'une manière non moins désagréable sur les hommes que sur les chiens ; — c'est à cette époque fatale que Charenton se peuple, que les suicides s'accomplissent, et que les tambours de la garde nationale battent le plus leurs épouses : aussi les infortunés commissaires de police sont-ils toujours en grande tenue pour constater tous ces sinistres; et ils ne vont même pas se promener avec leur femme sans porter l'habit noir et le chapeau à cornes, pour qu'on se dise rien qu'en le voyant : *C'en est un !*



— Les députés font leur tournée départementale et les malheureux sont assaillis de demandes et de pétitions; ils promettent tout et tiennent le moins possible, surtout quand ils ont encore devant les mains trois ou quatre années avant les réélections.



— Dans les derniers jours du mois d'août les rues de Paris sont inondées d'une foule de jeunes *Fouyous* qui ont la tête couvertes de couronnes de laurier, et qui rapportent chacun au moins trois prix ; car, règle générale, tout bon père retire immédiatement son fils d'une pension où il n'aurait pas obtenu au moins un prix : aussi le directeur de cet établissement culinaire, qui tient à débiter le plus possible de soupe aux choux et de haricots, couronne-t-il tous ses élèves avec une impartialité qui fait son éloge

LES GRANDES EAUX DE VERSAILLES.

Non, rien ne m'ôtera de la tête que ceci est un bruit que la police fait courir.

Depuis cent cinquante ans on fait croire aux Parisiens qu'il existe des grandes eaux à Versailles, et que lesdites grandes eaux se livrent à l'admiration du public cinq ou six fois par an, notamment pendant le mois d'août. — A cette occasion même les omnibus sont ornés, huit jours à l'avance, de grandes affiches blanches annonçant la prétendue solennité hydraulique, et tous les provinciaux qui se trouvent à Paris ne manquent pas d'écrire sur leur carnet : — *Ne pas oublier d'aller voir jouer les grandes eaux à Versailles dimanche prochain.*

Vous me croirez si vous voulez, monsieur, eh bien, je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré, sur vos cendres si vous voulez : — voilà huit ans que je suis à Paris, et depuis ce laps je n'ai pas vu annoncer une seule représentation des grandes eaux de Versailles sans brosser mon habit le plus vert-pomme et sans chausser mes guêtres les plus grises, à cette fin d'aller jouir du divertissement aquatique dont j'avais soif depuis si long-temps. — Eh bien, j'ai eu beau me presser et courir, je n'ai jamais pu voir d'eau à Versailles que sur mon front, — par exemple il y en avait beaucoup !

Le Parisien étant, comme vous le savez, d'une nature excessivement monotone, — du moins sous le rapport de l'imitation, — il s'ensuit que, les jours où l'on annonce le spectacle gratis des grandes eaux de Versailles, toute la capitale émigre en masse vers ce lieu de délices et de jets d'eau. — On ne laisse pour garder les maisons que les paralytiques et les enfants au-dessous de six mois.

Comme cinquante wagons et soixante coucous ne suffisent pas pour transporter six cent mille individus à Versailles, il s'ensuit que les amateurs des grandes eaux se divisent en deux classes :

1° Ceux qui arrivent trop tard ;

2° Ceux qui n'arrivent pas du tout.

Il est vrai que la plupart de ces voyageurs se consolent de n'avoir pas vu les eaux en allant voir les marchands de vin.

LES ORDONNANCES CANICHICIDES.

Je ne connais pas de position sociale plus humiliante à Paris que celle de caniche à l'époque du mois d'août. — On m'offrirait une fortune colossale pour m'appeler *Azor* seulement durant vingt-cinq minutes pendant la canicule que, nom d'un chien! je refuserais positivement.

Nous savons bien que pour se disculper de sa férocité à l'égard de l'ami de l'homme, M. le préfet de police allègue qu'il y a à Paris, d'après le der-

nier recensement, quatre-vingt-dix mille neuf cent trente-trois chiens dont la moitié au moins ne pourrait justifier, devant la police correctionnelle, de véritables moyens d'existence; — c'est pourquoi le mois d'août voit régulièrement s'organiser une Saint-Barthélemi d'une nouvelle espèce.

Ni l'âge ni le sexe ne trouvent grâce devant les janissaires du pacha de la rue de Jérusalem. — Fussiez-vous un précieux griffon ou un agréable barbet, une petite levrette bien mignonne ou un carlin ventru nourri de racahout des Arabes ; si vous avez le malheur de sortir de votre domicile sans muselière et sans papiers parfaitement en règle, un brutal coup de bâton vous étend sur l'asphalte du trottoir sans que vous ayez seulement le temps de manifester vos dernières volontés. — Il est vrai que cette dernière volonté aurait été probablement de ne pas recevoir ledit coup de bâton.

Du reste, ce n'est pas seulement l'ignoble gourdin qui sert d'arme dans le combat à mort entrepris contre toute la race canine : — le lacet vient encore en aide au merisier, et ce cordon, renouvelé des Turcs, est tout à coup lancé au cou d'un flâneur insouciant, qui se trouve entraîné au fond d'un horrible sac, d'où il ne sort que pour entrer dans les mains d'un industriel qui, dépouillant ce cadavre encore chaud, sait trouver dans une peau de chien tous les éléments de trois paires de gants de chevreau. — O prodige de l'industrie !

Puis enfin, comme si le lacet et le bâton ne suffisaient pas, des pâtissiers municipaux confectionnent des boulettes infernales, mais appétissantes, et qui font périr au sein des coliques les plus tragiques les gastronomes imprudents qui se permettent d'y goûter.

Aussi, pendant le mois d'août, entend-on nuit et jour retentir dans les carrefours de Paris des aboiements de détresse capables de faire dresser les cheveux sur la tête même de l'huissier le plus insensible, et l'histoire a recueilli les dernières paroles d'un caniche qui, atteint sur la place de la Bourse d'un terrible coup d'épée de sergent de ville, aboya d'une voix éteinte cette réflexion lamentable, mais sensée : — *Ah ! que les hommes sont chiens!*

Pour peu que la température sénégalienne dont nous avons joui pendant tout le cours de l'été de l'année 1842 revienne encore en 1843, nous verrons probablement la police municipale prendre contre les enragés des mesures encore plus sévères.

D'immenses baquets d'eau seront placés devant les portes de toutes les maisons de Paris, et des sergents de ville, placés de distance en distance, feront boire tous les flâneurs qui se risqueront dans les rues et sur les boulevards de Paris de midi à cinq heures.

Seront considérés comme soupçonnés être atteints d'hydrophobie ceux qui se refuseront de se prêter à cette mesure d'hygiène. — Quant à ceux qui demanderont à faire leurs preuves en entrant chez un marchand de vin, la permission leur en sera accordée; attendu que la plupart du temps cela revient absolument au même que s'ils buvaient de l'eau.

Les jours décroissent de 1 heure 42 minutes.

1	Vendredi.	s. Leu, s. G.	*Premier Quartier.*
2	Samedi.	s. Lazare.	
3	13 *Dim.*	s. Grégoire.	
4	Lundi.	ste Rosalie.	
5	Mardi.	s. Bertin.	
6	Mercredi.	s. Onésiph.	
7	Jeudi.	s. Cloud.	
8	Vendredi.	NAT. N. D.	*Pleine Lune.*
9	Samedi.	s. Omer.	
10	14 *Dim.*	ste Pulchérie.	
11	Lundi.	s. Hyacinthe.	
12	Mardi.	s. Raphael.	
13	Mercredi.	s. Maurille.	
14	Jeudi.	Ex. ste Croix.	
15	Vendredi.	s. Nicomède.	
16	Samedi.	s. Cyprien.	*Dernier Quartier.*
17	15 *Dim.*	s. Lambert.	
18	Lundi.	s. Jean-Chrys.	
19	Mardi.	s. Janvier.	
20	Mercredi.	*Quatre Temps.*	
21	Jeudi.	s. Matthieu.	
22	Vendredi.	s. Maurice.	
23	Samedi.	ste Thècle.	*Nouvelle Lune.*
24	16 *Dim.*	s. Andoche.	
25	Lundi.	s. Firmin.	
26	Mardi.	ste Justine.	
27	Mercredi.	s. Côme, s. D.	
28	Jeudi.	s, Céran.	
29	Vendredi.	s. Michel.	
30	Samedi.	s. Jérôme.	*Premier Quartier.* 
	Indiction Romaine 15.		



SEPTEMBRE - SOLENNELLE DISTRIBUTION DES PRIX.



LES PLAISIRS DE LA CHASSE.

— A mesure que le gibier devient plus rare les arquebusiers inventent des fusils tirant un grand nombre de coups à la minute. Aujourd'hui certains chasseurs possèdent une arme qui pourrait abattre soixante lièvres en trente secondes; mais dans toute la journée ils ne rencontrent qu'un moineau. — Heureusement que pour s'occuper les chiens de chasse ont de temps en temps l'occasion de rapporter à la maison leur propre maître, tué par son fameux fusil, qui se chargeait et se déchargeait par la culasse.



— Les lièvres deviennent si rares en Europe qu'on pourrait en croire l'espèce complétement disparue du globe, si le *Jardin-des-Plantes* n'avait eu la satisfaction de s'en procurer un à prix d'or. — Cet animal surprenant est placé dans une cage, entre le tigre noir et le loup de Chine; il fait chaque jour, de midi à trois heures, l'admiration d'une foule d'amateurs.



— Le mois de septembre a l heureux privilége de voir chaque année l'ouverture de la fameuse exposition d'horticulture, qui a lieu dans la grande orangerie du Luxembourg. — C'est là qu'on peut jouir du ravissant coup d'œil de poires monstrueuses et de petits radis gros comme des betteraves. — Puis, quelques jours après, touchante cérémonie! on décerne des prix d'honneur aux plus gros melons et aux plus grands cornichons de la société.



LE RETOUR DES HUITRES.

C'est le premier septembre à quatre heures du matin que la première cloyère est visible à l'œil nu au milieu de la rue Montorgueil ; dans ce quartier privilégié, béni du ciel et des écaillères. — Ce petit coquillage délicat, qui ne peut supporter le séjour de Paris pendant les mois de mai, juin, juillet et août, mois étouffants et sans *R*, revient invariablement avec septembre, qui ouvre la série des huit mois où l'on trouve quelquefois beaucoup trop d'air.

Il n'est pas un gourmand de Paris qui, le premier septembre, ne se donne la satisfaction de manger une douzaine d'huîtres ; il en est même beaucoup qui se donnent la triple satisfaction d'en déguster trois douzaines. — Il n'y a pas de mal à cela, les plaisirs de la table sont ceux que l'homme peut goûter sans remords de conscience ; il est vrai que quelquefois on éprouve des remords d'estomac.

J'ignore pourquoi l'huître est devenue le synonyme de la stupidité, car, à mon avis, ce coquillage légèrement saupoudré d'un soupçon de poivre et orné d'un peu de citron forme un mets qui n'est nullement stupide, — j'en appelle au palais de tous les Français.

Il se consomme annuellement à Paris des huîtres pour plus d'un million ; — ce chiffre est plus éloquent que toutes les phrases et suffit à la louange du plus modeste et du plus agréable des mollusques.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

J'ignore si messieurs les chefs des diverses institutions universitaires de Paris sont très-forts sur le latin, le grec et autres accessoires de la littérature classique, dont ils se chargent de nourrir leurs élèves conjointement avec des haricots rouges ; mais à coup sûr ces messieurs sont passés maîtres... en fait de charlatanisme.

La distribution des prix du grand et des petits concours ramène invariablement dans tous les journaux une foule de *réclames* mirobolantes dans lesquelles les maîtres de pension font *mousser* leurs élèves avec une modestie toute Macairienne.

A peine l'institution Galuchet a-t-elle attiré l'attention du public sur son second prix de version grecque et sur ses onze accessits, que l'institution Berlinguet lui arrache la grosse caisse de l'annonce et tape dessus à force de bras pour faire savoir à l'univers que le petit Glandureau, qui a obtenu à Louis-le-Grand un troisième prix de thème latin et un septième accessit de gymnastique, appartient à l'institution Berlinguet ; — qu'on se le dise !

Mais le lendemain voici que l'institution Cascaret apparaît sur l'horizon du *Constitutionnel*, et se met à enfoncer totalement tous ses concurrents, en prouvant, chiffres en main, que ses élèves sont des phénix ; que dis-je, des aiglons, appelés un jour à illustrer leur patrie, vu qu'ils ont obtenu

dix-sept prix, y compris quinze accessits. — Le petit *Fouyou* suffirait seul à la gloire de l'institution Cascaret, attendu qu'il a emporté à lui seul et à bras tendus tous les premiers prix de sa classe; — (la neuvième : trois élèves).

L'assemblée qui avait assisté à ces brillants succès universitaires était fort émue, et regrettait seulement que le petit Fouyou n'eût pas suivi un cours où l'on apprît à se moucher.

Mais n'importe, père Fouyou, ce fut un beau jour pour toi !

Tous ces coups de grosse caisse produisent toujours leur effet sur le bon public. — Tous les pères de famille rêvent pour leur progéniture les brillants succès du jeune Fouyou, sans réfléchir que tous ces charlatans universitaires n'élèvent avec soin qu'un seul sujet pour la *montre*, et se contentent de vendre aux autres, au prix le plus élevé possible, des légumes très-secs, des morues avariées et des pruneaux d'il y a cinq ans.

LES VACANCES DE LA JUSTICE.

Grâce à un usage qui, pour être antique, n'en est pas moins ridicule, chaque année voit s'accomplir un fait qui a pour résultat immédiat d'entraver pendant deux ou trois mois les deux choses qui devraient être regardées comme les plus précieuses en France, — c'est-à-dire l'instruction publique et la justice.

Par suite d'une singularité inexplicable, ce sont précisément les fonctionnaires publics qui ont le moins de travail à qui l'on accorde un repos absolu pendant les mois de septembre et d'octobre. — Aujourd'hui que les chanoines sont très-mal rétribués et font très-maigre chère, les véritables sinécures sont les emplois de bibliothécaire et de conseiller à une cour royale.

Les bibliothécaires de toutes les grandes villes ne sont guère dérangés pendant dix mois de l'année que par les rats, et les conseillers n'ont pour unique souci que de ne pas tomber du haut de leur fauteuil quand ils dorment à l'audience. — Eh bien ! il faut que pour se remettre de ces fatigues extraordinaires ces messieurs aillent bien régulièrement chaque année passer tout l'automne à la campagne. — Le premier septembre on met la clef sous la porte du temple de l'étude et du temple de la justice ! — Tant pis pour les plaideurs et les rats ! Ils se dévoreront entre eux si bon leur semble.

Quant à nos bibliothécaires et à nos magistrats, ils s'en vont bien tranquillement, bras dessus bras dessous, cultiver leurs dahlias et leurs giroflées.

Foin du *Droit* et de la *Gazette des tribunaux!* Le juge ne lit plus que le *Journal des connaissances utiles;* — et, en fait d'arrêt, il ne s'occupe plus que de celui de son épagneul.

Pendant ce temps les dossiers s'amoncellent, les prévenus s'entassent dans les prisons. — Mais, bah ! dit notre magistrat irréprochable, la vie est courte, il faut bien l'embellir.

Les jours décroissent de 1 heure 44 minutes.

1	17 *Dim.*	s. Remi.	
2	Lundi.	ss. Anges.	
3	Mardi.	s. Candide.	
4	Mercredi.	s. François A.	
5	Jeudi.	ste Aure.	
6	Vendredi.	s. Bruno.	
7	Samedi.	s. Serge.	
8	18 *Dim.*	ste Brigitte.	*Pleine Lune.*
9	Lundi.	s. Denis.	
10	Mardi.	s. Paulin.	
11	Mercredi.	s. Gomer.	
12	Jeudi.	s. Vilfride.	
13	Vendredi.	s. Gérand.	
14	Samedi.	s. Caliste.	
15	19 *Dim.*	ste Thérèse.	
16	Lundi.	s. Gal.	*Dernier Quartier.*
17	Mardi.	s. Cerbonet.	
18	Mercredi.	s. Luc.	
19	Jeudi.	s. Savinien.	
20	Vendredi.	s. Caprais.	
21	Samedi.	ste Ursule.	
22	20 *Dim.*	s. Mellon.	
23	Lundi.	s. Hilarion.	*Nouvelle Lune.*
24	Mardi.	s. Magloire.	
25	Mercredi.	s. Crépin, s. C.	
26	Jeudi.	s. Rustique.	
27	Vendredi.	s. Frumence.	
28	Samedi.	s. Sim. s. Jude.	
29	21 *Dim.*	s. Faron.	
30	Lundi.	s. Lucain.	*Premier*
31	Mardi.	s. Quentin. *v. j.*	*Quartier.* 



OCTOBRE - RENTRÉE DU CIRQUE AU BOULEVART DU TEMPLE.



RÉOUVERTURE ANNUELLE DU THÉATRE DE L'ODÉON.



— On est convenu de nommer *brouillards d'octobre* ce qu'en d'autres mois on nomme tout bonnement *pluie;* — soit, il ne faut pas chicaner sur les mots, et du moment où cela divertit les Français nous ne songeons pas à nous opposer à ce qu'on continue à nommer *brouillards* ces légères averses qui tombent pendant huit jours de suite. — Il est vrai qu'ordinairement il fait beau temps pendant la nuit, c'est une attention délicate de la nature pour les chats.



— Octobre est un mois maudit du ciel et béni des propriétaires qui ramène encore un *terme* fatal. Aussi voit-on déménager à cette époque cinq ou six mille familles qui vont transporter dans un autre quartier leurs pénates et leurs paillasses. — Il est bien entendu que la portière a donné les meilleurs renseignements sur le compte de ces personnages, surtout s'ils ne paient jamais leurs loyers, car alors on cherche à se débarrasser encore bien plus vite de ces sortes de locataires.



— A la fin d'octobre les marchands de bois font leurs foins, et les malheureux piétons sont obligés d'escalader les montagnes de rondins amoncelés sur tous les trottoirs; heureux encore quand ils ne reçoivent pas une grande bûche sur les épaules ou un agréable cotret sur le tibia. — Après ça vous avez le droit d'aller vous plaindre au commissaire de police, qui vous promet satisfaction, pourvu que vous ayez deux témoins, un avocat et cinquante écus à perdre.

LES VENDANGES A PARIS.

Les marchands de vin de Paris sont en ce moment en pleine vendange ; la fin d'octobre est invariablement l'époque de l'année choisie par ces vignerons industrieux qui, moins inquiets que leurs confrères de la Bourgogne et de la Champagne, ne craignent pas que l'humidité pourrisse leurs grappes ou que la gelée détruise leurs ceps. — Le bois de campêche résiste à un froid de plus de vingt degrés, et la litharge se conserve dans toutes les saisons.

Des documents administratifs publiés tout récemment nous révèlent qu'il se consomme chaque année, à Paris, une quantité de vin double de celle qui entre par les barrières, et là-dessus l'économiste officiel se plaint vivement de la perte que cette fabrication intérieure fait supporter à la caisse de l'octroi, sans daigner accorder le moindre soupir de compassion aux milliers de malheureux qui sont littéralement empoisonnés par la drogue violette qu'on leur vend comme du vin.

Tout le mal provient cependant de l'administration elle-même, qui met un impôt énorme sur les petits vins de Bourgogne et du Beaujolais qui formeraient la boisson habituelle d'une grande masse de la population de Paris; si ces vins ne se vendaient que cinq ou six sous la bouteille. les marchands de Paris renonceraient à leur fabrication intra-muros. Mais maintenant comment voulez-vous qu'ils résistent à l'appât de vendre dix sous ce qu'ils peuvent fabriquer pour trois sous?

Après ça il faut être juste, la police poursuit les voleurs; et quand on saisit une pièce de vin falsifiée on la répand sur la voie publique, et un large ruisseau rouge qui court dans tout le quartier annonce au peuple que justice vient d'être faite.

Vous croyez peut-être que pendant ce temps le marchand de vin s'arrache les cheveux de désespoir. — Mon Dieu, il ne chiffonne pas seulement sa calotte grecque et, assis tranquillement à son comptoir, il prend son crayon et calcule ce que lui coûtait la pièce de *Bourgogne* dont on le prive en ce moment. Comme, tout compte fait, il trouve qu'elle lui revient à 27 francs 50 centimes et qu'on n'en saisit guère qu'une pièce sur cinquante falsifiées, qui, l'une dans l'autre, se vendent 120 francs; il trouve le commerce supportable et espère le continuer encore une dizaine d'années, — tout juste ce qu'il lui faut pour achever de faire fortune et devenir électeur et juré.

Il arrive très-souvent que le jour même où le marchand de vin reçoit la terrible punition détaillée ci-dessus (perte de 27 fr. 10 sous), que la vente de cette même journée s'en ressent très-favorablement ; — les voisins du victimé se disent : — Tiens, tiens, v'là qu'on répand le mauvais vin du père Loffard... il ne doit plus en rester que du vrai dans sa cave : allons lui en acheter tout de suite !

Et le père Loffard, qui a un caveau secret où se trouve enfoui du vin encore plus falsifié si c'est possible, en écoule cinq ou six pièces immédiatement, — et il bénit les sergents de ville !

Depuis une éternité le conseil municipal de Paris se casse la tête pour arriver à réprimer les vendanges illicites de ces industriels que l'on est convenu, je ne sais trop pourquoi, de nommer *marchands de vin;* et pourtant rien ne serait plus facile que d'arriver à un résultat favorable. — Il suffirait tout bonnement de diminuer les droits sur les vins, et d'augmenter les droits sur le bois de campêche ; — je voudrais qu'une voie de bois de campêche payât un impôt aussi considérable que vingt-cinq hectolitres de vin de Mâcon, puisqu'en le pressurant bien c'est ce qu'en savent tirer nos vendangeurs parisiens.

LES PROVINCIAUX.

Depuis un temps immémorial le provincial qui venait visiter la capitale avait la réputation d'ouvrir de grands yeux devant toutes les boutiques, d'admirer également tous les monuments, tous les marchands de coco et tous les omnibus qu'il rencontre ; — mais aujourd'hui c'est bien différent, notre gaillard n'est plus reconnaissable, et une révolution complète s'est opérée en lui : — le provincial de notre époque est un être que rien n'étonne, que rien n'émeut.

Dernièrement, sur la recommandation d'un de mes amis, j'ai été chargé de piloter dans Paris un indigène de Draguignan, et je commençai par conduire mon homme devant la colonne de la place Vendôme, voulant tout d'abord frapper un grand coup sur son imagination.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mon gaillard s'applique négligemment son lorgnon sur l'œil et déclare que la colonne est un objet très-mesquin, indigne de sa réputation !

Voyant que la colonne avait complétement raté son effet, et que mon Draguignannais, en la contemplant, n'était nullement fier d'être Français, je conduisis mon voyageur au Jardin-des-Plantes. — Hélas ! c'est à peine s'il accorda un coup d'œil au cèdre du Liban ; quant à l'ours Martin il ne l'honora pas d'un regard, et il aurait cru déroger s'il s'était permis de sourire aux grimaces et aux gambades de messieurs les singes.

En désespoir de cause, je pris un fiacre, et, voulant décidément galvaniser les nerfs de ce grand blasé, je le conduisis sans rien dire devant la grande marmite des Invalides, devant cette fabuleuse casserole qui englontit un troupeau de moutons et vingt charretées de légumes ! — Hélas ! rien encore ; — mon homme se contenta de dire qu'il ne voudrait pas manger du ragoût que l'on cuisait en ce moment.

Enfin, le soir j'installai mon cauchemar à l'orchestre de l'Opéra ; on jouait la *Reine de Chypre,* Duprez chantait ; — et mon gaillard me donna sa parole d'honneur qu'il trouvait Duprez bien inférieur au ténor de Draguignan.

O provincial, mon ami, vraiment tu m'affliges beaucoup ! — Ta naïve admiration d'autrefois était bien préférable au dédain que tu affiches aujourd'hui ; — car, après tout, la colonne Vendôme n'est pas sans charmes, le musée du Louvre a bien son mérite, Duprez a du bon, et Paris vaut bien Draguignan.

  LE SAGITTAIRE. [1843.

Les jours décroissent de 1 heure 18 minutes.

1	Mercredi.	TOUSSAINT.	
2	Jeudi.	*Trépassés.*	
3	Vendredi.	s. Marcel.	
4	Samedi.	s. Charles.	
5	22 *Dim.*	s. Zacharie.	
6	Lundi.	s. Léonard.	
7	Mardi.	s. Florent.	*Pleine Lune.*
8	Mercredi.	ste Reliques.	
9	Jeudi.	s. Mathurin.	
10	Vendredi.	s. Juste.	
11	Samedi.	s. Martin.	
12	23 *Dim.*	s. René.	
13	Lundi.	s. Brice.	
14	Mardi.	s. Bertrand.	
15	Mercredi.	s. Eugène.	*Dernier Quartier.*
16	Jeudi.	s. Edme.	
17	Vendredi.	s. Agnan.	
18	Samedi.	ste Aude.	
19	24 *Dim.*	ste Élisabeth.	
20	Lundi.	s. Edmond.	
21	Mardi.	Prés. N. D.	*Nouvelle Lune.*
22	Mercredi.	ste Cécile.	
23	Jeudi.	s. Clément.	
24	Vendredi.	ste Flore.	
25	Samedi.	ste Catherine.	
26	25 *Dim.*	s. Conrad.	
27	Lundi.	s. Séverin.	
28	Mardi.	s. Sosthène.	*Premier Quartier.*
29	Mercredi.	s. Saturnin.	
30	Jeudi.	s. André.	

Lettre du Martyrologe P.



NOVEMBRE - MANIÈRE D'EMPÊCHER LES CHEMINÉES DE FUMER.



LES BANQUETS UNIVERSITAIRES.



— Novembre et les Messageries Laffitte et Caillard nous ramènent annuellement à Paris tous les hommes de loi et tous les gens de justice qui jadis, pour célébrer leur rentrée, assistaient en grande pompe à la *messe du Saint-Esprit*, et qui aujourd'hui se contentent d'entendre débiter, par un substitut du procureur-général, un discours plus ou moins ampoulé, et auquel le Saint-Esprit n'a pris qu'une fort médiocre part. — Après ces préliminaires on s'occupe des pauvres diables qu'on a laissés en prison, et on découvre avec surprise que pour essayer de tuer le temps ils ont jugé à propos de se pendre !



Quelques jours après que les magistrats et les avocats sont revenus à Paris, les futurs magistrats et les apprentis avocats accourent du fond de la Normandie pour regrimper de plus belle la montagne Saint-Jacques. — Dès le lendemain de leur arrivée ils reprennent le cours de leurs études interrompues par les vacances, et se remettent avec un zèle prodigieux au courant de tous les progrès du.... *cancan* et autres danses nationales.



— Les soirées sont devenues d'une longueur prodigieuse, aussi les *raouts* chez les portières sont-ils en pleine vigueur ; de huit heures du soir à minuit on boit du cidre pour faire passer les marrons, et on mange des marrons pour avoir un prétexte de reboire du cidre. — Quant aux portières qui n'aiment pas la société, elles lisent la *Mère Michel*, nouveau journal créé à leur intention, et dont le besoin se faisait généralement sentir.

LES BANQUETS UNIVERSITAIRES.

Les banquets universitaires ont surtout lieu au mois de novembre ; ce sont les *barbistes* qui ont donné l'exemple, et toutes les autres institutions ont voulu aussi avoir leur repas annuel qui réunit une centaine d'anciens camarades qui la plupart du temps n'avaient eu de relations un peu étroites que pour se prendre par les cheveux et se donner de grandissimes coups de poing. — Délicieux souvenirs !

Pour être admis à ce banquet universitaire il suffit de prouver qu'on a fait au moins sa *huitième* dans l'institution en question et de payer 10 francs; le restaurateur chez lequel on s'inscrit est très-sévère surtout sur cette dernière clause. — Moyennant ses dix francs, on a le droit de manger du veau à discrétion et de tutoyer toute la société.

Au dessert les ex-camarades, qui sont dentistes ou pédicures, profitent de la circonstance pour monter sur la table et éparpiller un paquet de leurs adresses sur les têtes de la société ; — ils ont soin de réserver quelques-unes de ces cartes pour les glisser sous la table, afin que les ex-camarades, qui ont eu la faiblesse d'y prendre un domicile momentané, les trouvent à leur réveil.

LES MODISTES VOYAGEUSES.

Comme Paris sert aujourd'hui de modèle à toute la France, et qu'en fait de costume national les provinces ne connaissent plus depuis long-temps que les patrons du journal des Modes (ce qui serait une manière fort ridicule de se vêtir si on les suivait exactement), chaque année le mois de novembre voit affluer à Paris une foule de voyageuses qui débarquent des Messageries Laffitte et Caillard pour venir s'initier aux modes nouvelles de l'hiver qui commence.

Le nombre de ces modistes, lingères ou tailleuses, ne s'élève pas à moins de trois mille ; et comme, pendant les huit jours qu'elles passent à Paris, elles courent toutes de magasin en magasin pour saisir à la dérobée les mystères de la coupe et les secrets de la garniture, par malheur toutes les grandes maisons de mode ou de lingerie se tiennent en garde contre cette maraude, et c'est ce qui vous explique comment Brives-la-Gaillarde et Carpentras ne parviennent pas encore à se mettre tout à fait à la hauteur de *Maurice-Bauvais* en fait de bon goût, attendu que ces artistes voyageuses n'y importent que des chapeaux n'ayant qu'à peu près la forme voulue ; — la modiste provinciale supplée à ce qui lui manque par des enjolivements de sa propre invention.

Aussi les véritables élégantes de province, et il y en a beaucoup et de fort jolies, ont-elles renoncé depuis long-temps aux travestissements qui leur sont offerts par les marchandes de leur localité sous le sobriquet de modes nouvelles. — L'industrie parisienne a su aller les trouver jusqu'au fond des départements les plus reculés ; il suffit d'écrire un mot à la maison de commission *Giroud de Gand et compagnie*, pour recevoir en quarante-huit heures toutes les toilettes parisiennes du goût le plus exquis, et tous les objets qui aident si agréablement au confortable de la vie, depuis les bron-

zes et les statuettes de *Susse* jusqu'aux parapluies si ingénieux et aux ombrelles si mignonnes de *Cazal*.

Avec un correspondant pareil on est moins en province que si on habitait le Marais ou l'extrémité du faubourg Saint-Germain ; car pour aller de la rue Charlot ou de la rue de Sèvres au boulevard des Italiens, c'est un voyage ; tandis que pour faire ses emplettes avec *Giroud de Gand* il suffit de jeter une lettre à la poste.

LES CHEMINÉES QUI FUMENT.

Une des plus grandes petites misères de la vie humaine, — et qui sans doute n'aura pas été oubliée par *Old-Nick* dans son spirituel ouvrage, véritable encyclopédie des tourments de l'existence, — c'est d'avoir une cheminée qui fume ; — or, quiconque possède une cheminée se trouve dans ce cas au mois de novembre.

A peine, transi par une petite pluie fine et glaciale, êtes-vous rentré chez vous pour endosser votre robe de chambre et goûter les délices du foyer domestique ; — à peine avez-vous promené l'allumette chimique allemande sous le papier destiné à embraser votre petit fagot, qu'une rafale impétueuse ramène la flamme sur votre moustache et vous fait sentir le roussi comme un damné ; — ce qui fait que vous jurez comme un diable.

Il est vrai que cette flamme s'éteint immédiatement et vous ne jouissez plus que d'une fumée qui en moins d'une demi-heure rendrait un jambon exquis. — Comme votre condition sociale ne vous fait pas rechercher ce genre d'agrément, pour éviter d'être complétement enfumé vous courez ouvrir la fenêtre, et alors ce vieux drôle de Borée pénètre chez vous tout à la fois par la fenêtre et par la cheminée, et fait voltiger tous les papiers qui se trouvent sur votre bureau.

Bien qu'au milieu d'un courant d'air capable de faire revenir un asphyxié vous restez dans le premier moment suffoqué par la colère ; — et pour échapper au feu et à l'air, vous avez recours au troisième élément contenu dans votre pot à l'eau que vous lancez avec impétuosité sur les tisons de malheur ; — mais comme la colère est très-maladroite, au lieu d'éteindre le feu complétement, vous triplez seulement la fumée, et presque toute l'eau vient former un lac au milieu de votre parquet.

A la vue de cette nouvelle calamité vous perdez complétement la tête, et, les pieds mouillés et les yeux aveuglés, vous lancez les pincettes de toute la force de votre bras dans n'importe quelle direction ; — or, cette direction est presque toujours celle de votre glace..... Ma foi, alors, vous ne connaissez plus rien et vous tapez partout.

Une heure après, quand vous avez repris vos esprits, et que soufflant dans vos doigts vous prenez la plume pour faire vos petits calculs, vous reconnaissez qu'il vous en coûte cent dix-sept francs cinquante centimes, pour n'avoir pas pu allumer votre feu ; — non compris l'achat forcé d'un faux toupet, pour peu que vous ayez encore eu l'imprudence de vous en prendre à vos cheveux.

Les jours décroissent de 10 minutes.

1	Vendredi.	s. Éloi.	
2	Samedi.	s. Fr. Xavier.	
3	1 *Dim.*	AVENT.	
4	Lundi.	ste Barbe.	
5	Mardi.	s. Sabas.	
6	Mercredi.	s. Nicolas.	
7	Jeudi.	ste Fare.	*Pleine Lune.*
8	Vendredi.	CONCEPTION.	
9	Samedi.	ste Gorgone.	
10	2 *Dim.*	ste Valère.	
11	Lundi.	s. Daniel.	
12	Mardi.	s. Valérien.	
13	Mercredi.	ste Luce.	
14	Jeudi.	s. Nicaise.	*Dernier Quartier.*
15	Vendredi.	s. Mesmin.	
16	Samedi.	ste Adalgide.	
17	3 *Dim.*	ste Olympie.	
18	Lundi.	s. Gatien.	
19	Mardi.	s. Timothée.	
20	Mercredi.	*Quatre Temps.*	
21	Jeudi.	s. Thomas.	*Nouvelle Lune.*
22	Vendredi.	s. Honorat.	
23	Samedi.	ste Victoire. *v. j.*	
24	4 *Dim.*	ste Irmine.	
25	Lundi.	NOEL.	
26	Mardi.	s. Étienne.	
27	Mercredi.	s. Jean évang.	
28	Jeudi.	ss. Innocents.	*Premier Quartier.*
29	Vendredi.	s. Trophime.	
30	Samedi.	ste Colombe.	
31	5 *Dim.*	s. Sylvestre.	



DÉCEMBRE - LES PLAISIRS DU CORPS DE GARDE.



LA GRANDE VENTE DES ALBUMS-AUBERT.



— Les modes d'hiver font leur apparition dans toute leur splendeur, et les élégantes parisiennes ne se montrent plus que couvertes de fourrures à l'instar des merveilleuses du Groenland; quant aux hommes, dès que le thermomètre descend à un degré au-dessous de zéro, ils s'affublent de trois redingotes, dont un paletot, et le tout est recouvert d'un manteau; quant à la figure elle est entourée d'un vaste cache-nez qui ne laisse à découvert que les yeux; aussi jamais ces visages ne paraissent-ils plus jolis.



— Jamais *Gazette des tribunaux* n'est plus agréable à lire qu'au mois de décembre, car les *tireurs*, les *gouêpeurs* et les *chourineurs* travaillent alors chaque nuit avec le plus grand succès dans les rues de Paris, et, craignant d'être en retard dans leur ouvrage, ces gens laborieux ont toujours soin de demander l'heure qu'il est à tous les passants. — Généralement on leur fait hommage de la montre comme souvenir d'estime et d'amitié.



— En province la fête de Noël ramène l'antique usage de la bûche gigantesque placée dans le foyer domestique; — les artistes parisiens fêtent aussi cette solennité à leur manière; et comme dans beaucoup d'ateliers il y a rarement un foyer et jamais de bûche, ils se réchauffent en battant la semelle jusqu'à ce que les bottes elles-mêmes prennent feu.

LES DAMES PATRONESSES.

Décembre est un mois ruineux à Paris; — non-seulement il faut acheter du bois, de la bougie, des bottes à triple semelle et des gilets de flanelle; non-seulement il faut se précautionner d'albums, de keepsakes, de polichinelles, mais encore il faut se munir de pièces d'or pour payer les billets de bals philanthropiques offerts par les Dames patronesses ; et qui ne connaît pas au moins cinq ou six dames patronesses?

Comme les femmes ont entendu dire souvent que rien n'embellissait un visage féminin comme un air de bonté angélique, elles cherchent presque toutes à se donner une auréole de sainte, surtout de trente-cinq à quarante ans; — et en conséquence elles lèvent une contribution de vingt francs sur toutes les personnes de leur connaissance, en se réservant elles-mêmes le droit de payer le dernier billet qui leur restera; — mais il ne leur en reste jamais

Si tous les pauvres ne deviennent pas riches un jour, ce ne sera pas faute de bals philanthropiques, où l'on fait des entrechats à leur bénéfice; — il est vrai que la plupart du temps les frais de la fête absorbent presque toute la recette, et un de ces jours on sera obligé de s'adresser aux caisses des bureaux de bienfaisance pour couvrir le déficit de ces fêtes philanthropiques données au bénéfice des indigents.

Ce sont surtout les célibataires qui sont victimés par les Dames patronesses; il leur est impossible de refuser leur offrande, car s'ils cherchaient à s'excuser en disant qu'ils ont déjà pris trois billets pour le même bal, la dame patronesse leur répond: — « Raison de plus; si vous avez déjà pris un billet à madame Bligny, vous devez m'en prendre un aussi, sans cela vous ne seriez pas galant! » — Et il faut se résigner à faire *repreuve* de galanterie sous peine d'être grandement soupçonné d'avarice!

Alors, malheureux jeune homme, vous tirez votre dernière pièce d'or, qui, semblant prévoir son sort, avait été se refugier dans le recoin le plus inaccessible de la poche de votre gilet, et vous étouffez le plus que vous pouvez le soupir que vous cause cette douloureuse séparation. — Après ça vous vous consolez en pensant que pour peu que cela continue vous aurez aussi bientôt des droits à ce que l'on organise un bal philanthropique à votre propre bénéfice.

LE 15 DÉCEMBRE!

Le 15 décembre est une des époques les plus solennelles que puisse marquer l'Almanach grégorien qui vous a été offert par votre facteur (hommage d'estime et d'amitié, prix trente sous!)—Notez ce prix avec un crayon rouge ou avec un coup d'ongle noir, si c'est là le seul crayon que la nature et vos moyens vous permettent!

—Que vous soyez garçon, marié ou veuf, le 15 décembre n'en exerce pas moins son influence sur votre existence d'homme, et je vais vous le prouver.

Vous avez peut-être une femme ou probablement une maîtresse, mais à coup sûr une portière, peut-être même êtes-vous au grand complet et possédez-vous les trois objets à la fois. — Je vous plains. — Eh bien! examinez attentivement la révolution subite qui se sera opérée sur le visage de ces dames, dans la nuit du 14 au 15 décembre.

Je parie tout ce que vous voudrez que, le 15 décembre, au lever de l'aurore et à votre propre lever, vous apercevrez sur tous les visages détaillés ci-dessus cet aimable sourire qui s'y trouvera stéréotypé, daguerréotypé pour quinze jours consécutifs.

Ce sourire plus ou moins angélique sera accompagné des attentions les plus délicates, des soins les plus empressés, des cajoleries les plus enivrantes. — C'est-à-dire que, fasciné, ravi, transporté, vous regretterez vivement de n'avoir épousé qu'une seule femme, et de ne posséder qu'une seule portière! — Mais la Charte défend ce genre de cumul : respect à la Charte!

Ce n'est pas tout : si le ciel a béni votre union, — c'est une phrase qui se dit pour exprimer que votre femme vous a rendu père de sept ou huit moutards, — toujours à partir du 15 décembre tous ces moutards, lorsqu'ils sont à table, cessent de vous demander de la *viande* avec trop d'acharnement, ne mettent plus guère sur leur culotte que la moitié de leur potage, et perdent presque entièrement l'habitude de considérer leurs manches comme un mouchoir donné par le tailleur.

Vous êtes le plus heureux des pères!

Ce n'est pas tout encore : — Le 15 décembre, ou trois ou quatre jours après, un ami que vous ne connaissez pas vient le matin frapper discrètement à votre porte, et avez-vous été lui ouvrir en caleçon qu'il vous offre, non pas sa carte, mais son carton, en vous disant toute sorte de choses honnêtes et qui sont l'indice d'une belle âme.

Vous voyez alors au collet rouge de votre ami qu'il est facteur de la poste aux lettres et qu'il vous apporte son petit almanach annuel.

Alors le logogriphe social qui vous rendait l'homme le plus heureux de la terre et de votre arrondissement s'explique parfaitement pour peu que vous jetiez un coup d'œil sur l'almanach de deux sous que vous payez trente.

Vous vous apercevez que cette époque mémorable du 15 décembre tombe tout juste quinze jours avant le 1er janvier. autre époque mémorable et ruineuse, où l'on fait emplette de polichinelles en pain d'épices et de schalls en cachemire!

Mais après cela peut-on acheter trop cher quinze jours de bonheur? — Non. — Ainsi donc, savourez-les, ces quinze bienheureux jours, sirotez-les heure par heure, minute par minute.

Sauf, quand viendra le 1er janvier, à payer tout cela en donnant à votre femme... un tendre baiser, — à votre portière... deux oranges pouvant servir à tricoter une excellente paire de bas, tellement elles seront cotonneuses, — et à vos moutards... plusieurs claques où vous savez bien!

Il n'y a que les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié.



BILAN
GÉNÉRAL ET CARICATURAL
De l'année 1842.

LES HORLOGES DE PARIS.



Il y eut jadis un empereur d'Espagne, je ne sais plus lequel, qui faisait consister son souverain bonheur, ou si vous aimez mieux son bonheur de souverain, à posséder une collection de deux ou trois cents montres et d'autant de pendules, sans compter les autres pièces d'horlogerie à Boudin. Cet empereur, si bien fait pour être élève de Bréguet, passait toutes ses journées et même une partie de ses nuits à remonter les diverses pièces de sa collection. Cet infortuné souverain éprouvait quotidiennement les plus grands chagrins en voyant que jamais deux pendules ne pouvaient marquer exactement la même heure.

M. de Rambuteau, préfet de la Seine, doit descendre au moins par les femmes de cet empereur espagnol que nous n'avons pas dénommé plus haut, mais que nous soupçonnons très-fort être

Charles II. — Grâce à la nouvelle monomanie de M. de Rambuteau, on ne trouve plus en fait de monuments que des horloges publiques dans tous les coins de Paris, et tout récemment encore voici que deux cents *coucous* ont été placés sur les petites baraques en bois qui servent de bureau et de guérite à MM. les inspecteurs des voitures publiques.

L'horloge est agréable, mais il ne faut pas pousser sa passion jusqu'au fanatisme, car si l'excès en tout est un défaut, c'est surtout en fait d'horloges publiques; c'est là une vérité que je vais vous prouver sur l'heure.

La manie de M. de Rambuteau, bien loin d'être utile à ses contemporains, amène au contraire chaque jour quelque nouvelle catastrophe.

Je ne parle pas des faillites qui se déclarent chez les horlogers, puisque les Parisiens s'imaginent n'avoir plus besoin de montre, — car à cela vous me repondrez avec un cœur très-sec et un ton idem : — Tant pis pour les horlogers !

Mais abandonnons ces industriels à leur malheureux sort, — je vais attaquer une corde plus sensible pour vous et vous faire frémir en vous prouvant le danger que vous fait courir la manie horlogère de M. de Rambuteau, à vous garde national égoïste, ou rentier plus égoïste encore.

Je suppose d'abord que vous ayez une montre, c'est une simple supposition que je fais, je ne prétends pas vous humilier. — Possédant cet objet, vous en êtes fier, vous le vantez à vos amis et connaissances, vous le tirez, cet objet, à tout propos et même hors de propos du fond de votre gousset, et vous amenez toujours la conversation sur l'heure qu'il peut bien être afin de faire admirer votre bijou — fût-ce même un vulgaire oignon de l'Égypte !

Mon Dieu, ne cherchez pas à vous en défendre — l'homme est ainsi fait, il est toujours sûr de la bonté de sa montre et de la vertu de sa femme — il est toujours le dernier à s'apercevoir que l'une et l'autre sont fort dérangées.

Or, du moment où vous avez une montre et que conjointement avec votre bijou vous passez devant l'un des treize cents horloges de M. de Rambuteau, vous tirez machinalement cette montre de

son asile et vous réglez son aiguille sur l'aiguille administrative de l'horloge de la ville de Paris. — Car vous vous dites : Cette horloge est un des rouages du gouvernement français, nécessairement elle doit marcher d'une manière irréprochable. — Vous reculez votre aiguille de dix minutes. — C'est bien.

Cent pas plus loin, nouvelle horloge gouvernementale, nouvelle comparaison, et vous apercevez avec effroi que votre montre avance maintenant d'un quart d'heure. — Vous commencez à la qualifier à voix basse de l'épithète mal sonnante de *patraque*. — Nouveau coup de pouce donné cette fois en arrière. — Très-bien.

Dix minutes après, — troisième horloge, — troisième surprise, — troisième coup de pouce ! — et ainsi de suite pendant toute votre promenade.

Ce n'est pas tout : comme, grâce à M. de Rambuteau, vous ne savez plus du tout l'heure qu'il est, vous rentrez dans votre domicile conjugal une demi-heure plus tôt que vous ne l'aviez annoncé, et par ce retour intempestif vous apprenez, hélas! que vous ne pouvez plus compter ni sur la vertu de votre montre ni sur celle de votre femme.

Si vous n'avez pas de montre, mon cher monsieur, votre destin n'en sera guère plus prospère, et la création des cadrans Rambuteau vous menace aussi des plus grands malheurs.

Avant l'installation de ces objets, quand vous vouliez savoir l'heure, vous n'aviez qu'à regarder le soleil, et vous vous disiez : — *Tiens, il est d'une heure à quatre heures !* — et vous preniez vos mesures en conséquence. — Maintenant, si vous avez foi aux aiguilles municipales, vous êtes un hommme complétement dérouté.

Les horlogers qui ont travaillé pour M. de Rambuteau sont des gens fort sensés qui se sont dit : — « L'heure est une chose totalement de convention. Quand on est convenu de dire qu'il est midi à Paris, il est sept heures du soir à Tombouctou, et onze heures trois quarts à Calcutta : donc il est parfaitement inutile de nous entendre pour faire aller nos horloges d'une manière identique. — Il vaut mieux, infiniment mieux, qu'elles marquent des heures différentes : il y en aura du moins pour tous les goûts ;

et, si les Parisiens ne sont pas contents, c'est qu'ils seront bien difficiles. »

Voilà pourquoi l'horloge de la Bourse marque midi quand le cadran du passage de l'Opéra indique une heure moins vingt minutes.

Quant aux cochers de cabriolet, obligés, quand on les prend à l'heure, de se régler sur les *coucous* des différentes stations, ils en perdent la tête. — Aussi quarante-cinq d'entre eux ont-ils déjà fait une dernière course pour se conduire eux-mêmes à Charenton.

Décidément le simple soleil vaut mieux!



NEUF ANNÉES DE BEAU TEMPS!



Hélas ! ce n'est que trop vrai, c'est M. Arago lui-même qui l'a dit, tous les Français sont condamnés en ce moment à neuf années de soleil forcé !

A la suite de longues observations astronomiques, hygrométriques et calorifiques, l'illustre professeur de l'Observatoire royal est arrivé à reconnaître que la terre venait d'entrer, depuis le commencement de cette année, dans une phase qui devait être la contrepartie de celle qui existait depuis 1833. — C'est-à-dire que pendant neuf ans nous avons eu des pluies presque continuelles, tandis que jusqu'en 1851 nous n'aurons plus, en France, qu'un beau temps permanent, et des étés qui seront une contrefaçon de ceux qui semblaient être exclusivement le plus bel apanage du Sénégal !

Nous avons eu déjà un échantillon assez agréable de la puissance du soleil, car, du mois de mai au mois de septembre de la présente année, je ne connais guère que les vers à soie qui aient été à leur aise. — Tout desséchait sur pied, les arbres, les hommes et les melons; et l'eau, dans certaines localités, se vendait beaucoup plus cher que le cidre ou même que le petit vin de propriétaire : on craignait une hydrophobie générale.

Imaginez-vous donc ce que va produire une chaleur constante pendant neuf années, c'est à faire envier le sort des batraciens, qui pourront du moins se réfugier dans le sein des ondes pures des marais de notre belle patrie.

Oui, ma parole d'honneur, à l'idée des souffrances cuisantes qui m'attendent, j'abdiquerais volontiers ma qualité d'homme et de garde national à cheval pour être transformé en une simple grenouille, en un vulgaire crapaud.

Mais, par malheur, cette métempsycose me semble difficile; Brahma n'est plus, et je crois même que son existence n'est qu'un simple bruit que s'est plu à faire courir la police indoue!

Neuf années de soleil!... Mais où nous cacher, où fuir, où ne pas fuir? — Je ne veux plus loger qu'à quatre étages au-dessous de l'entresol; les propriétaires vont construire des appartements en sens inverse de ce qui se pratiquait jadis, et MM. Mulot père fils vont gagner un argent prodigieux comme architectes.

J'ai rencontré quelquefois dans la société des gens à caractère mal fait qui se plaignaient de la pluie, qui la trouvaient désagréable, monotone. — Mais, malheureux, que direz-vous donc quand vous aurez au-dessus de votre tête le soleil pendant neuf années complètes. — En voilà de la monotonie!

Tandis que la pluie : mais il n'y a rien de plus varié au monde; nous avons le brouillard, la petite pluie, la grande pluie, la pluie d'orage, le gîvre, la grêle... Que sais-je! ça n'en finit pas; et quand on est à la campagne, on peut passer une journée entière fort agréablement, rien qu'à voir tomber la pluie. — Essayez seulement un peu de regarder marcher le soleil pendant une demi-heure et vous m'en direz des nouvelles, à moins que vous n'ayez pris la précaution d'affubler votre nez de gigantesques lunettes d'un vert tirant sur le noir, et d'un énorme abat-jour qui vous fera passer pour la personnification du *Constitutionnel*.

Il n'y a pas de plus grand supplice que d'être face à face avec le soleil pendant seulement quinze jours, car vous n'avez pas même la consolation de pouvoir mirer vos yeux dans ses yeux; et en Égypte, nos vieux grognards, qui n'étaient pas prodigieusement religieux, poussaient des cris de joie et se jetaient même à

genoux quand ils avaient le bonheur de voir enfin, dans le ciel, une légère apparence de pluie.



Au lieu d'adorer des bœufs ou des oignons, comme les anciens indigènes du pays, ils auraient bien plus volontiers adoré des nuages.

Je ne parle pas du désespoir du petit rentier dont une bonne partie de la matinée se passait à consulter un baromètre qui lui permettait de se poser avantageusement dans la société du *Café Turc*, en pronostiquant vingt-quatre heures à l'avance le temps dont devaient jouir les Parisiens. — Tout le monde maintenant saura à quoi s'en tenir là-dessus; les rhumatismes et les cors aux pieds eux-mêmes ne seront plus qu'une infirmité déplorable et sans compensation.

Au milieu de la douleur générale, je trouve encore une larme de compassion pour les malheureux capucins à boyaux de chats,

qui, pendant neuf années complètes, vont être obligés de tenir leur bras tendu horizontalement et leur index appuyé sur les mots : *Beau fixe!* — C'est là un supplice que n'avaient jamais imaginé même les fakirs les plus fanatiques de l'Inde !



LES ENFANTS MATHÉMATICIENS.



Il y a bien long-temps qu'on commença à voir apparaître périodiquement dans les colonnes du *Constitutionnel* certains prodiges qui du moins avaient le mérite de la nouveauté. — Ainsi tantôt c'était une *araignée mélomane*, forte sur la musique comme M. Hector Berlioz; tantôt un *serpent de mer*, long comme un mélodrame de M. Bouchardy; une autre fois c'était un brigand comme *Schubry*, qui poignardait cinquante personnes entre son déjeuner et son dîner.

Toutes ces histoires étaient variées : c'était gentil, c'était agaçant, ça fouettait le sang, et l'abonné ne regrettait pas trop ses quatre-vingts francs.

Mais aujourd'hui ce n'est plus cela; et, sous prétexte que les journaux ne coûtent plus que quarante francs par an, ils ne servent plus grand' chose à leurs abonnés en fait de nouvelles. — Je ne sais pas quel est le rédacteur qui a la spécialité des *prodiges;* mais il n'est pas sot, et il n'est guère plus varié que les prodiges de la chimie. — C'est toujours la même chose : à l'époque des renouvellements les abonnés sont invariablement régalés de la nouvelle de *l'Enfant de sept ans* connaissant les mathématiques beaucoup mieux que père et mère, et se livrant, sur l'addition, la multiplication, et même la soustraction, à une foule d'exercices qui étonneraient même un gérant de société en commandite.

Le dernier de ces mathématiciens peu mouchés a été trouvé dans les campagnes de la Touraine ; car, règle générale, c'est toujours dans la campagne que vous trouvez un enfant-prodige.

Vous sortez pour aller récolter des fraises ou des hannetons, et, vlan! vous tombez sur un enfant-prodige.



Le dernier rival de *Mangiamele* se nomme... Comment diable se nomme-t-il?... Ma foi, je l'ai oublié; mais le nom ne fait rien à la chose, et je vais continuer à vous narrer les prodiges de ce mathématicien; car nous avons eu le bonheur d'assister à l'une de ses séances.

Notre jeune homme, âgé de sept ans, répond à toute espèce de demandes faites dans toute espèce de langues (pourvu que ces langues ne lui soient pas étrangères, et il ne comprend guère le patois tourangeau). — Méprisant le charlatanisme des plumes, de l'encre et du papier, ce mathématicien modèle sait résoudre les calculs les plus compliqués rien qu'en se mettant un instant le front entre les deux mains, quelquefois même il se contente de fourrer l'index dans l'organe de la respiration et du rhume de cerveau. — Mais son professeur l'empêche autant que possible de se livrer à ce genre de méditation.

Voici quelques-unes des demandes qui ont été le plus justement remarquées et applaudies lors de la séance du jeune prodige. — Dans le fait, c'est réellement prodigieux.

Demande. — Jeune homme, vous êtes allé hier soir au théâtre du Gymnase, et vous avez vu par conséquent le nombre de spectateurs qui ne se pressaient pas dans la salle : — eh bien, dites-moi, à combien estimez-vous la recette?

Réponse. — A quatre-vingt-sept francs vingt-cinq centimes.

Le caissier du Gymnase, *soupirant.* — C'est bien cela!

Demande. — Jeune homme, si sur cette recette, multipliée par les trois cent soixante-cinq jours de l'année, on prélève trente mille francs de loyer, cent mille francs d'appointements d'acteurs et cent autres mille francs de frais divers, que restera-t-il à chaque actionnaire?

Réponse. — Très-peu de cheveux, attendu qu'il s'en sera arraché bien des fois en songeant qu'il a eu la bonhomie de se laisser intituler : *Actionnaire du Gymnase !*

Un monsieur chauve. — Cet enfant-là raisonne comme un ange. Je regrette beaucoup de n'avoir pas fait sa connaissance plus tôt.

Demande. — Un jeune auteur quelconque a fait imprimer à ses frais et à huit cents exemplaires un volume de poésies intitulées : *Échos de ma lyre*, ou *Pleurs de mon âme.* Il en dépose cinquante exemplaires dans les bureaux des journaux, trois exemplaires au ministère de l'intérieur, et le reste chez un libraire. — Combien, au bout d'un an, retrouvera-t-il de volumes chez l'éditeur dépositaire?

Réponse. — Sept cent trente.

Un jeune homme a longs cheveux, *se levant.* — C'est faux ! Ce calcul est de toute fausseté!

Le mathématicien. — J'ai répondu sept cent trente, non parce que dix-sept volumes ont été un peu goûtés par le public, mais parce qu'ils ont été totalement goûtés par les rats: ce qui nous rend notre total de huit cents.

Demande. — Une actrice est née en 1797, quel âge aura-t-elle en 1843?

Réponse. — Trente-deux ans.

Le public s'apprêtait à poser d'autres problèmes mathématiques sur les dames, mais la séance se trouva forcément levée par la fuite de toutes les spectatrices.

La suite à une prochaine séance et à une prochaine année.

L'ORGUEIL DE LA CHINE.



Voici ce qui enfonce complétement le chou colossal. — Vous vous rappelez ce fameux chou monstre qui, il y a trois ou quatre ans, poussa un beau matin comme un champignon dans la quatrième page de tous les journaux. Moyennant un franc, on avait trois graines de ce précieux végétal, qui atteignait la hauteur de dix-huit pieds, à ce que disait le prospectus, et qui suffisait pour nourrir pendant un mois toute une famille, y compris deux génisses et quinze lapins.

Il se vendit énormément de cette fameuse graine, et il n'y avait rien d'étonnant à cela, puisque c'était de la graine de niais, race excessivement nombreuse dans le pays le plus spirituel du monde. —Ainsi jugez des autres contrées d'après cet échantillon. C'est effrayant quand on y pense.

Après cela cet infortuné colossal vécut seulement ce que vivent les roses et les choux, parce que les Français commencèrent à s'apercevoir qu'ils étaient mystifiés quand, après avoir semé leur précieuse graine de chou vert, ils virent qu'ils ne faisaient pour toute récolte que chou blanc.

Mais cette année ils se sont bien consolés de cette petite mésaventure potagère en s'empressant d'acheter de la graine de l'*arbor sancta*, ou *orgueil de la Chine*.

Car ceci est bien différent. — Il n'y a plus de mystification à redouter. — En effet, le chou colossal n'arrivait que de la Nouvelle-Zélande, tandis que l'*arbor sancta* arrive de la Chine ; — le

chou se semait au mois de mars, et l'*arbor sancta* se sème en décembre ; — enfin la graine zélandaise ne se vendait qu'un franc la boîte, tandis que la semence chinoise coûte un franc vingt-cinq centimes. — Vous voyez donc bien que c'est tout à fait différent.

Quant à l'origine chinoise de cet arbre, il n'y a pas à en douter du moment où il s'appelle *arbor sancta*, traduction du chinois en français : — *orgueil de la Chine;* — il faudrait n'avoir pas suivi le cours de M. Rémusat au Collége de France pour ne pas reconnaître immédiatement toute l'excellence de cette traduction.

Vous me direz peut-être que vous avez entendu parler vaguement de ces deux mots *arbor sancta* dans le temps où vous étudiiez la langue latine sur les bancs du collége. — Mais cela prouverait alors que les Chinois savent aussi le latin, et ça fait leur éloge.

Mais ce n'est pas là qu'est la question. — La Chine a en ce moment beaucoup d'orgueil, voilà le fait, — et cet orgueil consiste, non pas à se laisser rosser par quatre mille Anglais, mais à cultiver un arbre qui fait l'admiration de tous ceux qui ont le bonheur de le contempler.



Transporté de la Chine sur les bords du Mississipi, où il s'est admirablement acclimaté, l'*arbor sancta* a été retransporté immédiatement des bords du Mississipi sur les bords de la Seine. (Voir *le Constitutionnel* et les journaux de toutes nuances.)

Son domicile actuel est rue Laffitte, 40.

Ah! quel arbre, monsieur, que l'*arbor sancta!* et surtout de quel excellent produit!

Il y a des arbres qui rapportent des poires, d'autres des pommes, ceux-ci des abricots, ceux-là des chenilles; — mais l'*arbor sancta* a déjà rapporté à son propriétaire cultivateur, rue Laffitte, 40, plus de quinze mille petites boîtes en carton renfermant chacune sept ou huit graines et se vendant vingt-cinq sous.

En voilà un de rapport!

Ce fut au mois de septembre que l'*orgueil de la Chine* fit sa première apparition dans les journaux français, et les annonces engageaient vivement le public à acheter immédiatement cette précieuse graine, attendu qu'elle se semait précisément dans le présent mois de septembre.

En octobre mêmes réclames pyramidales, attendu que l'*arbor sancta* se semait décidément dans le courant du présent mois.

En novembre, même jeu.

En décembre, *idem.*

Décidément il est impossible d'être de meilleure composition que cet arbre, et il paraît qu'il se plaît encore bien plus sur les bords de la Seine que sur ceux du Mississipi; car il y met une bonne volonté extrême, pour se semer dans tous les temps.

Par exemple, l'annonce qui spécifie si attentivement l'époque à laquelle on doit semer l'*arbor sancta*, — prononcez *orgueil de la Chine*, — se garde bien de spécifier avec le même soin l'époque à laquelle on verra sa tête aussi verte qu'altière s'élever au-dessus de tous les vulgaires arbrisseaux français.

Du reste, il pousse admirablement bien, gardez-vous d'en douter, — et dans tous les terrains encore. — A preuve le planteur de la rue Laffitte, — le même qui a importé l'*arbor sancta* des bords du Mississipi sur les bords de la Seine, et même sur les bords de la Garonne, vous montrera sur sa fenêtre un pot

dans lequel il a semé, la veille, de cette fameuse graine qui ne pourra pas manquer d'être d'une fort belle venue quand vous repasserez dans quelques mois.

Après cela , si , à la fin de l'année , fatigué de vous appliquer en vain votre lorgnon sur l'œil pour regarder pousser une graine qui ne pousse pas , vous prenez la diligence Laffitte et Caillard pour venir faire des remontrances au planteur de la rue Laffitte , il vous prouvera clair comme le jour que ce n'est pas sa faute , mais celle de son commis , qui vous aura servi par distraction une des quinze ou vingt autres petites boîtes qui se trouvent dans les mêmes établissements , et qui renferment une foule d'autres merveilleuses découvertes à un franc vingt-cinq centimes. — Au lieu de graines d'*orgueil de la Chine*, vous aurez semé des *pastilles de Tolu* , autre orgueil du planteur de la rue Laffitte.

En fait d'ombrages, tenez-vous en aux marronniers des Tuileries.



LE PALAIS-ROYAL EN DEUIL

D'UN ILLUSTRE FLANEUR.



Encore une étoile qui file, encore une célébrité qui disparaît. Et quelle célébrité? L'homme qui depuis vingt ans, concurremment avec le café de Foy, la galerie vitrée et le petit canon solaire, faisait l'ornement et l'orgueil du Palais-Royal. — Chodruc-Duclos n'est plus! lui qui, pendant de si longues années, errait comme une ombre tout le long des arcades est définitivement passé dans le royaume des ombres.

Du reste ce trépas fut magnifique et digne du Diogène du dix-neuvième siècle. Chodruc, trop fier pour aller mourir à l'hôpital, a expiré sur un trottoir de la rue Saint-Honoré, à la porte même du Palais-Royal, son domaine de vingt années.

En perdant Chodruc, le Palais-Royal perd son dernier charme, et les provinciaux, qui depuis quelque temps négligeaient déjà ce monument si célèbre jadis et qui à leurs yeux était tout Paris, daigneront à peine lui faire une courte visite aujourd'hui qu'ils n'auront plus à contempler *l'homme à la grande barbe*, ce personnage fantastique célèbre dans toute la France.

Le malheureux Palais-Royal avait perdu successivement ses fameuses modistes, ses maisons de jeu et différents autres accessoires; et voici qu'il ne lui reste plus pour unique consolation que son canon, que les rayons du soleil font partir régulièrement à midi, — pourvu que le gardien ait en même temps la précaution d'appliquer sa pipe sur la lumière.

Que vont devenir maintenant les petits enfants qui étaient accoutumés à danser en rond autour du pauvre Chodruc? et que

deviendront surtout ces promeneurs auxquels ce vieux philosophe empruntait régulièrement vingt sous par semaine depuis vingt ans? — Ils pouvaient avoir l'espérance de se voir un jour rembourser capital et intérêts, et voici que leur espérance se trouve enterrée dans la fosse commune.

Du reste, on pouvait prévoir depuis quelque temps ce qui est arrivé avant-hier soir : — Chodruc-Duclos avait coupé sa barbe et portait du linge blanc : — évidemment ses facultés baissaient.

Sauf cette faute légère, Chodruc continua dignement pendant vingt ans son métier de lion du Palais-Royal ; et, chose rare, les Parisiens, si légers d'ordinaire et si prompts à changer de hochets, conservèrent invariablement leur curiosité, j'allais presque dire leur affection pour le grand homme que nous pleurons aujourd'hui, et qui nous a été enlevé au milieu de sa carrière ; — car soixante-huit ans, c'est le bel âge pour les haillons.

Pour mon compte, je ne traverserai pas une fois les galeries du Palais-Royal sans que le souvenir de Chodruc-Duclos ne se présente à ma mémoire, et surtout le soir je croirai voir se dresser contre un pilier l'ombre de ce célèbre flâneur, vêtue, comme de son vivant, de l'ombre d'une redingote et de l'ombre d'un pantalon.

Ce qu'il y a à craindre après la mort de Duclos, c'est que quelque audacieux personnage, un de ces hommes qui ne doutent de rien, n'aspire à remplacer notre héros, comme si Chodruc pouvait se remplacer. — On croira peut-être qu'il suffit de porter un habit noir devenu blanc et une chemise blanche devenue noire pour pouvoir hériter de tout l'intérêt qu'inspirait le célèbre cynique de la galerie vitrée ! — Mais nous espérons que les huées des gamins du Palais-Royal feront bonne et prompte justice de ces usurpateurs sans vergogne.

Et puis d'ailleurs le même succès ne se répète jamais deux fois; il n'y a jamais eu qu'une belle écaillère, qu'une belle limonadière. — Donc il ne doit y avoir qu'un seul beau flâneur couvert de haillons.

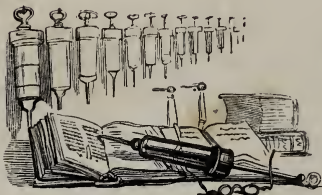
Car, après tout, le haillon a aussi sa noblesse : il demande à être porté d'une certaine manière, et ce n'est pas le premier ac-

tionnaire venu, plumé dans les houilles, dans les bitumes ou dans les Espagnols, qui peut se permettre de se poser en société. — Sans cela, où irions-nous, bon Dieu? où irions-nous? — On ne pourrait plus sortir de chez soi sans se heurter contre une contrefaçon de Diogène.

L'actionnaire, une fois plumé, doit faire comme le dindon, cet autre personnage avec lequel il a plus d'un point de ressemblance : — il doit se cacher honteusement, car alors il est d'un aspect fort désagréable. Autant vaudrait voir un vulgaire chiffonnier.



M. GANNAL L'EMBAUMEUR.



Vous n'êtes pas sans savoir que le célèbre docteur Gannal est l'inventeur de la fameuse liqueur à l'aide de laquelle on peut conserver à perpétuité tous les grands hommes et tous les petits chiens auxquels on a voué une affection toute particulière.

Cette découverte, à ce que prétend le prospectus qui enveloppe la fiole et qui donne la manière de s'en servir, doit puissamment contribuer au bonheur de l'humanité ; car désormais la mort ne sera plus qu'un véritable sommeil pour peu qu'on ait eu la précaution de se faire infiltrer plusieurs litres de *véty-ver* à la façon Gannal; chacun peut avoir la certitude de conserver à perpétuité ses dents, ses cheveux, sa peau et son bonnet de coton. — On reste pendant trois cents ans aussi laid que le jour même de sa mort. — C'est charmant!

Enfin tous les goûts sont dans la nature, et il ne nous est pas plus permis de disputer sur celui-là que sur tout autre. Mais nous ferons seulement observer que, si cet usage momifiant devenait général, au bout de cinq ou six siècles il n'y aurait plus de place sur la terre, ni même sous la terre, pour les vivants; seuls messieurs les morts envahiraient toute la France, à moins de les établir par couches à une profondeur de trois cents mètres, patrie de l'eau artésienne.

Les préfets de police de l'an 2400 seront obligés de rendre des arrêtés pour défendre aux Parisiens de se faire empailler autrement que pour un temps limité. — Il y aurait des concessions de trois, six ou neuf siècles; et encore faudrait-il payer les termes d'avance, ce qui ne laisserait pas que d'être coûteux.

Mais tout cela regarde l'an 2400, et je ne vois pas pourquoi j'en prendrais à l'avance plus de souci que cela ne vaut. Ils s'arrangeront comme ils voudront à cette époque lointaine, où nous ne pourrons guère avoir la prétention de jouer un rôle qu'en qualité de *noir animal* ou de *cirage Robertson.*

Nous voulons seulement attirer votre attention sur toutes les réclames hyperboliques dont M. Gannal ne cesse d'enrichir les journaux toutes les fois qu'un illustre personnage se permet de décéder sans avoir témoigné l'intention d'être gannalisé. — Les morts semblent être son domaine, son patrimoine exclusif. M. Gannal se plaît aussi à prendre son invention sous le point de vue philanthropique, et il crie bien haut que, grâce à son élixir, on ne peut plus enterrer une seule *personne vivante*, — genre d'accident qui se rencontre très-fréquemment.... dans l'*Almanach boîteux* de Bâle en Suisse.

Du reste, nous sommes convaincu avec M. Gannal qu'à l'aide de son système cet accident ne peut plus arriver, car tout individu qui se fait gannaliser doit forcément se faire ouvrir une artère au cou pour que l'on puisse injecter dans les veines le liquide conservateur ; et, comme cette opération est tout simplement mortelle, il s'ensuit que, si le mort n'était pas mort, il mourrait immédiatement cette fois et tout à fait pour de bon.

Concession et infusion à perpétuité !

Pour éviter ce désagrément, j'aimerais infiniment mieux me faire empailler tout simplement d'après l'ancien système, qui avait du bon quoi qu'on en dise, et auquel on reviendra peut-être un jour.

Du moins quand on commençait à vous fourrer une demi-botte de paille dans l'estomac, pour peu qu'on ne fût pas très-mort on pouvait se hâter de crier à l'opérateur : — Monsieur, vous me chatouillez ! et l'on était sauvé.

A moins pourtant que l'opérateur ne fût un Breton très-entêté et très-consciencieux, qui, payé pour vous empailler, voulût absolument gagner loyalement son argent, et continuât à vous empailler bon gré mal gré.

Mais c'était rare. — Tandis qu'aujourd'hui un simple coup de

bistouri lancé dans l'artère vous lance dans l'éternité. — Il est vrai qu'après cela on est conservé parfaitement, — sauf quand on gonfle comme une outre, ce qui arrive la plupart du temps.

Aussi maintenant tous les malades ont-ils la même frayeur de la seringue de M. Gannal que Pourceaugnac des ordonnances de son docteur.



LES CHOURINEURS ET LES GOUALEUSES,

OU

LA LITTÉRATURE A LA MODE.



L'année 1842 aura eu la gloire unique de voir retomber la littérature un peu plus bas que du temps où *Robert-Macaire* étalait ses haillons sur les planches de la Porte-Saint-Martin. — Nous sommes revenus à la belle époque où on lisait avec fureur les *Mémoires de Vidocq* et où on se disputait dans les cabinets de lecture les *Derniers jours d'un condamné* et tous les souvenirs écrits de Toulon.

Aujourd'hui tout le monde parle *argot*, et il n'est pas une jeune fille de la meilleure société qui ne sache parfaitement ce que c'est qu'une *goualeuse* et un *chourineur*. — C'est au *Journal des débats* que revient cet insigne honneur: gloire au *Journal des débats !*

Aussi l'*élite* de la société parisienne se rend-elle chaque jour dans le bureau du directeur du journal pour le féliciter sur la

nouvelle impulsion donnée à la littérature contemporaine, et pour demander une sixième partie aux délicieux *Mystères de Paris.*



Le vieux *Constitutionnel* est devenu complétement rococo avec ses veaux à trois têtes, son serpent de mer, et même avec sa mystérieuse jeune fille de Marseille! — Il faut d'autres émotions aux Parisiennes, qui sont blasées sur toutes ces vieilles histoires qui auraient fait les délices de nos aïeux en 1825: — de nos jours les nerfs ne sont plus si faciles à émouvoir, et les fameuses

pluies de beurre ou de crapauds sont tout au plus bonnes maintenant pour amuser les petites filles de sept ans!



Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des grands seigneurs endossant le bourgeron de toile bleue et allant boire du vin non moins bleu dans les cabarets de la cité, pour avoir l'occasion de se battre à coups de poing avec les forçats libérés, et de filer le parfait amour avec des jeunes filles dont la profession ne se trouve pas indiquée dans l'honnête *Almanach du commerce*.

Depuis six mois il est du dernier bon genre dans la société parisienne de prendre pour modèle le célèbre *Rodolphe,* et on fait maintenant la partie d'aller souper dans un *tapis-franc* comme jadis au *Café de Paris;* — au lieu de prendre dans ses moments de loisir un professeur d'anglais ou d'italien, on suit un cours

d'argot, et l'on ne va plus à la salle d'armes que pour apprendre à détacher proprement un coup de poing sur l'œil ou sur le nez, à volonté.

Dernièrement un fashionable dormait au balcon de l'Opéra et on lui demandait la cause de cet engourdissement extraordinaire.

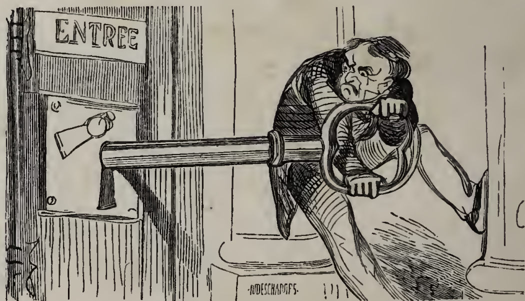
— « Ah! cela tient à ce que j'ai passé la nuit dernière dans une société très-curieuse.

— Où cela?

— Au *tapis-franc* de la rue Chanoinesse..... j'ai été présenté par un libéré qui a rompu son ban..... Seulement l'ennui de la chose, c'est que j'ai été obligé de rester là jusqu'à cinq heures du matin..... j'aurais bien dormi sur ou sous une table, mais je n'ai pas osé, on m'aurait volé mes bottes. »

La *littérature chourineuse* ne tardera pas à porter son fruit et nous verrons cet hiver une foule de personnes embrasser une carrière pour laquelle elles avaient eu quelque répugnance jusqu'à ce jour, à cause des anciens préjugés; — mais, grâce à M. Eugène Sue, les voleurs, les chourineurs et les goualeuses comprennent maintenant toute la *poésie de leur profession.*

Il serait curieux, par exemple, qu'un nouveau converti fît ses premières armes en allant essayer son *rossignol* sur la caisse du *Journal des débats.*



LA CITÉ DE LA BOULE-ROUGE.



Les Chinois (qui, par parenthèse, ne sont pas aussi Chinois qu'on veut bien leur en faire la réputation) ont, depuis un temps immémorial, contracté l'habitude aussi saine que bourgeoise de ne construire de maisons que pour leur propre usage. — C'est-à-dire que dans ce pays béni du ciel les *termes* sont totalement inconnus; personne n'a l'ennui de songer à payer son loyer, vu que chacun est son propre propriétaire.

De plus, les Chinois, par suite d'un raisonnement fort spirituel, se croiraient humiliés de demeurer *au-dessous* d'un autre individu. — Dans ce pays le cinquième étage serait considéré comme le premier : aussi les maisons n'ont-elles qu'un simple rez-de-chaussée.

Les Français (qui eux, au contraire, sont beaucoup plus Chinois qu'ils n'en ont la réputation) entendent l'architecture d'une déplorable manière. D'abord ils ont inventé les propriétaires, les termes, les huissiers et autres choses fort stupides; — puis en outre ils ont inventé encore les maisons à huit étages, — non compris le rez-de-chaussée et deux entresols.

Depuis quelque temps les architectes parisiens ont trouvé que ce genre de construction n'était pas encore assez pyramidal; et, en conséquence, ils se sont mis à inventer une maison formée d'un amas de maisons. — Ce pâté de maisons a été décoré du nom générique de *Cité*, auquel on ajoute un autre sobriquet

quelconque, — tel que *Cité Bergère*, *Cité d'Orléans*, *Cité d'Antin*, etc.

Pour le moment une armée de Limousins, ayant vu le jour en Lorraine ou en Champagne, est occupée à construire sur l'ancien emplacement du passage de la *Boule-Rouge* une *Cité* monstre, auprès de laquelle toutes les autres cités déjà existantes ne mériteront plus de l'être, — citées.

Pourtant ces maisons étaient déjà de véritables quartiers dans lesquels on avait bien du mal à trouver son chemin, et plus de mal encore à trouver les personnes que l'on voulait visiter.

Ainsi vous allez *Cité-d'Orléans*, je suppose, pour visiter un nommé *Durand* qui vous a dit demeurer dans cet établissement, — et vous commencez tout naturellement par passer votre tête à travers le *vasistas* du portier en lui disant avec un organe approprié à la circonstance et au vasistas :

— M. Durand, s'il vous plaît?...

— M. Dantan? au rez-de-chaussée, au fond du collidor, la deuxième porte à droite...

— Non... c'est M. Durand que je vous demande...

— Ah! Dunand...

— Durand!... Durand!...

— Qué Durand?

— Parbleu! celui qui demeure ici...

— C'est que nous en avons cinq, des Durand, pour le moment.

— Ah! diable! — C'est que je ne connais pas son prénom..... Enfin mon Durand n'est pas beau et porte des lunettes.

— Tous très-laids... avec des lunettes.

— Le mien est marié...

— Tous nos Durand sont mariés...

— Mais le mien est...

— Je crois bien qu'ils le sont tous aussi.

— Mais, portier, vous ne me laissez seulement pas achever... Je vous dis que le mien est grêlé!...

— Ah! très-bien.... Alors allez au fond de la troisième cour, vous prendrez le cinquième escalier à gauche....., et vous mon-

terez au quatrième étage......, au fond du deuxième collidor à droite... Ce doit être là.

Pour peu que vous ayez la bosse de la mémoire, à force de patauger dans les divers escaliers, vous ne tardez pas, après une demi-heure de recherches, à venir enfin sonner à la porte d'un monsieur qui s'appelle *Ducantal*, et qui vous ferme son huis sur le nez en marronnant de ce que vous l'avez dérangé. — Quand il est poli, il ne vous appelle pas *imbécile* trop haut; — mais il est très-rare qu'il soit poli.

Si vous êtes Français né en Bretagne, vous ne vous découragez pas pour cela, et, en votre qualité d'homme entêté, vous redescendez chez le portier pour qu'il vous donne l'adresse exacte des cinq Durand qui se trouvent parmi ses deux cent quatre-vingt-sept locataires.

En commençant votre tournée vers cinq heures, pour peu que vous arpentiez crânement les escaliers, vous arrivez vers sept heures et demie du soir à faire votre visite au cinquième Durand, qui se trouve enfin le Durand demandé, chez qui vous alliez dîner, et qui vient vous ouvrir la porte en mâchant un cure-dent, — seule chose qui reste sur la table, et que l'on puisse vous offrir.

Or si les modestes *cités* actuelles, renfermant tout au plus cent cinquante ou deux cents locataires, occasionnent chaque jour des mésaventures pareilles, jugez de ce qui arrivera lorsqu'on essaiera de chercher quelqu'un dans la *Cité de la Boule-Rouge*, caserne qui pourra loger onze ou douze cents individus! — C'est-à-dire qu'il faudra donner à chaque visiteur un guide spécial, tout comme lorsqu'on veut s'aventurer à visiter les Invalides, la Salpêtrière ou les Catacombes.

Le portier principal aura sous ses ordres au moins vingt-cinq sous-portiers. — Ce sera pis qu'un chef de division de Ministère. — Et rien qu'avec le sou par livre et la bûche par voie il se fera un revenu de quinze à dix-huit mille francs par an, — sans compter que, si ce portier veut un jour se permettre des cancans sur ses locataires et écrire ses *mémoires*, il pourra faire l'histoire anecdotique et scandaleuse de presque tout Paris.

L'ÉCLIPSE ET LES ASTRONOMES.



L'un des événements les plus remarquables de 1842 a été sa fameuse éclipse de soleil, phénomène d'autant plus extraordinaire qu'il a failli avoir lieu au milieu de la nuit, puisqu'il s'est passé à quatre heures du matin, heure où d'ordinaire on ne voit guère sur pied que les laitières et les moineaux francs.

Cette fois les astronomes ont rivalisé de zèle national avec les moineaux francs, et, la tête couverte d'un bonnet de coton, ils ont braqué leurs lunettes sur la pudique Phébé, au moment où elle semblait se livrer à une union illicite avec le brillant Phébus, comme on dit encore à l'Académie française.

Jadis une éclipse était un événement important dans l'histoire des peuples, et on mettait sur le dos du soleil et de la lune tout les malheurs qui arrivaient dans le courant de l'année; mais nous sommes aujourd'hui tellement blasés sur toute chose, que rien ne nous émeut, pas même une éclipse de soleil. — Il faudrait aller jusque dans le fond du Marais pour trouver encore une portière qui eût la moindre frayeur de cet événement céleste, et quantité de bourgeois ne se sont pas même levés pour jouir de ce coup d'œil, qui pourtant ne se représentera plus que dans une quarantaine d'années, époque où bon nombre d'entre nous seront complétement couchés.

Les savants attendaient avec impatience cet obscurcissement du soleil pour éclaircir différents faits sur lesquels on dispute depuis deux ou trois cents ans dans toutes les Académies des sciences. — Il s'agissait de savoir si, décidément, la lune avait une atmosphère ou si elle n'en avait pas. Or, à la suite des nouvelles et précises observations faites par tous les astronomes de France, il est arrivé que les uns ont répondu *oui* et les autres *non*. — Vous voyez que maintenant on sait à quoi s'en tenir.

Par exemple, il y a un autre fait lunatique et prodigieux qui s'est révélé cette année pour la première fois : — Plusieurs astronomes, au moment même où l'éclipse était la plus complète, ont aperçu le soleil qui lançait ses rayons à travers plusieurs trous qui existent dans la lune ; — là-dessus ces honnêtes savants



se sont livrés à une foule de systèmes tous plus ingénieux et plus faux les uns que les autres pour chercher à expliquer ce phénomène, ce qui prouve bien que pendant toute leur vie ils ne se sont occupés que du ciel ; car sans cela, s'ils avaient un peu jeté

les yeux sur la terre, surtout pendant ces huit dernières années, ils auraient vu qu'une foule de mortels n'étaient occupés qu'à une seule chose: — à faire des trous à la lune.

A l'aide de bonnes lunettes ils auraient surtout pu parfaitement distinguer le *trou Saint-Bérain*, qui fit beaucoup de bruit lorsqu'on le découvrit pour la première fois, et tous les différents trous de bitumes plus ou moins bitumiers.

Nous avons dit que d'ici à quarante ans les habitants de Paris seraient privés de la satisfaction d'assister au spectacle d'une éclipse; mais il est bien entendu que nous voulons uniquement parler d'éclipse de soleil, car on continuera à en voir journellement une foule d'autres; et chacun peut même les faire naître à son gré, pour peu qu'il possède les éléments nécessaires.

Ainsi, placez entre vous et une danseuse de l'Opéra un magnifique cachemire, — vous verrez subitement une éclipse de vertu.

Ajustez vers la poitrine d'un fanfaron un canon de pistolet, — crac, éclipse de courage.

Mettez sous les yeux de plus d'un député un petit parchemin qui porte une nomination à une bonne place, — éclipse d'indépendance.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les éclipses qui auront lieu dans le courant de l'année 1843, — bien qu'elles ne soient pas mentionnées à l'avance sur l'Almanach grégorien de votre facteur.

Nous ne voulons pas finir le présent article sans vous faire connaître le petit désagrément arrivé le huit juillet dernier à un de nos astronomes du Midi qui, non content de pouvoir observer l'éclipse du haut de son observatoire, avait, dans son amour pour la science, imaginé de se faire enlever dans les airs à une hauteur de trois cents toises dans un ballon captif.

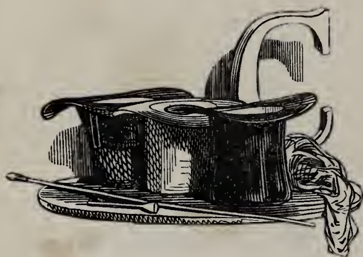
A quatre heures du matin un domestique vint réveiller notre savant pour qu'il ne manquât pas le spectacle si vivement attendu; — notre homme, qui dormait bien et qui probablement rêvait lune ou comète, se précipita à bas de son lit et prit à peine le temps de se vêtir pour s'élancer dans son ballon.

Arrivé à la hauteur désirée, notre infortuné aéronaute s'aperçut qu'il avait oublié sa lunette! — impossible de redescendre, sa voix se perdait dans les airs, et il avait beau crier qu'on lui tirât le cordon!

Il en fut réduit à observer l'éclipse à travers un lorgnon.



LE JAYOTYPE.



ertainement le chapeau n'est pas seulement une question de forme, il doit encore être traité à fond; du moins c'est l'opinion émise par Aristote dans le fameux chapitre que vous savez.

Sous ce rapport, M. Jay (non de l'Académie française, mais de la rue des Fossés-Montmartre) partage complétement l'opinion d'Aristote, qui, s'il l'eût voulu, eût été un des plus fameux chapeliers de l'antiquité..... Mais il ne l'a pas voulu. — N'en respectons pas moins sa mémoire!

M. Jay à sa profession de chapelier joint la qualité de phrénologiste. En conséquence, depuis long-temps il s'était aperçu de l'agrément qu'on a d'être... bien coiffé. Élevant son état au rang d'art, M. Jay veut que ses clients soient coiffés selon toutes les règles de la symétrie, de la géométrie et même de la crâniologie. Il y a trois ans, il avait déjà publié un écrit *ex-professo*, dans lequel il prouvait que chaque individu doit avoir une coiffure différente, même les maris parisiens, coiffure bien assortie à la physionomie, au tempérament, et à la profession de chacun.

Pour rien au monde, il n'aurait vendu un chapeau à larges bords à un petit homme maigre ayant un nez en cornet à piston; et si vous aviez une boule à la Jules Janin, il se serait fait écarteler plutôt que de vous laisser sortir de son magasin coiffé d'un petit castor de clerc d'huissier.

Au lieu d'imiter les vulgaires chapeliers qui, n'importe quelle marmite ils vous placent sur la tête, disent invariablement aux acheteurs : « Voilà qui vous coiffe à ravir! » M. Jay vous dit

franchement : « Ah ! quelle vilaine figure vous avez avec ce chapeau-là ! ôtez-le tout de suite, vous êtes atroce ; je n'ai jamais vu personne de plus laid que vous ! » Vous voyez que la fameuse franchise du marin n'est plus rien auprès de la franchise du chapelier !



Il est vrai que M. Jay, allant à la case indiquée par votre profil, vous en rapporte un feutre qui vous rend beau comme Apollon.

M. Jay avait fait un pas de géant dans la carrière de la chapellerie, mais il n'était pas encore arrivé au but. il savait bien ce qui convenait aux nez camus ou aux nez gigantesques, aux fronts larges et aux fronts déprimés, aux hommes gais et aux hommes mélancoliques, aux garçons et aux hommes mariés ; mais le problème n'était pas encore entièrement résolu.

Une tête humaine n'est pas seulement ornée d'un nez, d'une bouche, etc. ; elle est encore ornée d'une foule de bosses qui ont servi à Gall à trouver la clef de notre intelligence, et qui

ne nous servent d'ordinaire qu'à nous faire jurer contre les chapeliers toutes les fois que nous mettons un chapeau neuf.

Fort heureusement doué de la bosse de l'imagination, M. Jay se mit un beau jour à inventer le Jayotype, instrument dans lequel il fourre votre tête quand vous allez lui demander un chapeau.

Cela fait, il vous prie de repasser au bout de cinq jours, et alors vous trouvez dans la boutique du chapelier une tête de plâtre qui représente votre propre boule et sur laquelle on a confectionné un chapeau qui vous va comme un gant, ou si la comparaison ne vous convient pas, qui vous va comme un chapeau très-bien fait.

Grâce à cette nouvelle découverte M. Jay va incessamment posséder dans son magasin la collection des têtes de tous ses clients; ce sera un nouveau salon de Curtius d'une utilité bien plus grande que la collection des figures de cire, qui n'avaient nullement été moulées sur nature.

Non-seulement le Jayotype sert au chapelier à prendre une mesure exacte de la configuration de la tête de son client; mais encore, grâce au système de Gall, M. Jay parvient à découvrir le caractère dudit client, et à lui confectionner un couvre-chef en harmonie parfaite avec le moral de l'individu.

Bien plus, notre profond industriel, en palpant ses protubérances significatives, se dit : « Ah diable! voici un monsieur qui a la bosse de la colère, il ne faut pas que je manque de lui livrer son chapeau demain matin, car sans cela il me ferait une scène. — Celui-ci a la bosse de la flouerie... je ne lui ferai pas le moindre crédit ! etc. »

De sorte que les beaux-pères qui voudront prendre des renseignements certains sur leurs gendres futurs n'auront rien de mieux à faire qu'à les mener acheter un chapeau chez M. Jay: à peine leur tête sera-t-elle dans l'instrument que leur affaire sera dans le sac; on pourra lire dans leur cœur plus couramment que dans un volume des éditions nouveau format.

C'est ainsi qu'à force d'étudier l'art de la tête, M. Jay a vu ses chapeaux et son Jayotype se placer à la tête de l'art.

LES NOUVEAUX PAVAGES STÉRÉO-COMIQUES.



Aujourd'hui tant de gens sont sur le pavé qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils songent à améliorer cet objet, qui peut, tout comme un autre, devenir une source de fortune pour peu qu'on s'en occupe avec intelligence et qu'on le mette en société en commandite.

Si le préfet de la Seine n'est pas mis un jour sur la voie d'un bon système de pavage, ce ne sera pas faute d'inventeurs et d'inventions; pendant tout le cours de la présente année huit ou dix rues de Paris ont été continuellement livrées aux expériences des rénovateurs qui proposent d'expulser l'antique pavé de grès, qui passe décidément à l'état de rococo et de fossile.

Il est bien entendu que le premier mérite de tous ces pavés nouveaux consiste d'abord à n'être pas des pavés. — Comme il a été reconnu que la pierre s'usait assez vite, on s'est dit : Remplaçons-la par du bois de sapin!

Sauf à ce que demain un nouvel inventeur prouve qu'on ne peut chauffer son appartement qu'avec des bûches façonnées dans les carrières Montmartre : — les cailloux serviront de petits cotrets.

Ainsi donc, c'est bien convenu, le pavé n'est qu'un intrigant qui a fait trop long-temps son chemin dans le monde. A bas le pavé! enfoncé le pavé!

Mais quel genre de bois est appelé à le remplacer? — Voilà

une question palpitante d'intérêt, et sur laquelle les opinions sont bien partagées.

L'un vous dit : — Prenez mon bois de chêne ; — l'autre : — Achetez mon sapin ; — celui-ci vante son marronnier, celui-là son cerisier. — Je ne serais pas étonné que prochainement quelque marchand de bric-à-brac vînt à prouver que le seul bois véritablement excellent pour confectionner les pavés de la ville de Paris est le bois d'acajou tiré des vieux lits qui sont dans ses vieux magasins.

Le principal mérite des pavés en bois, c'est que les voitures vont désormais rouler plus vite que sur les chemins de fer. — Un omnibus une fois en route, on ne pourra plus l'arrêter, et les fiacres eux-mêmes feront huit lieues à l'heure. Ce sera fabuleux.

Enfin les voitures iront si vite, si vite que c'est à peine si l'on sentira une légère secousse quand on passera sur le corps d'un pauvre diable de piéton. — Mais, ma foi, pourquoi y a-t-il des piétons? — Enfoncés les piétons!

Puis remarquez qu'avec les pavés en bois on arrivera à une propreté admirable. — A Harlem, en Hollande, on lave les rues tous les samedis à l'eau de savon. A Paris non-seulement on procédera à cette toilette tous les matins, mais encore, quand on s'apercevra que l'épiderme des pavés s'encrasse légèrement, on les rabotera, et la rue sera complétement rajeunie. — On aura des escouades de raboteurs comme jadis on avait des escouades de balayeurs. Ce sera ravissant.

Par exemple, il suffira d'un bout de cigare mal éteint pour mettre le feu à tout un quartier ; mais on en sera quitte pour rendre une ordonnance de police par laquelle on priera tous les fumeurs de fourrer dans la poche de leur paletot tous leurs fragments de cigare, — sous peine d'être poursuivis comme incendiaires, ce qui entraîne la peine de mort.

Des spéculateurs éclectiques essaient de tenir tête aux pavés en bois en opérant un rapprochement entre le pavé de grès et le bitume. — On coule de l'asphalte entre les interstices : on tente ainsi une fusion entre les deux adversaires.

LE PUITS DE M. MULOT PÈRE ET FILS.



Le puits de M. Mulot père et fils est décidément un fait accompli ; on n'entendra plus dire : — Il le percera, il ne le percera pas ! — Pendant cinq ans les paris furent ouverts, et même il n'y avait que cela qui s'ouvrait ; mais grâce au ciel et au gigantesque tire-bouchon de M. Mulot père et fils le problème est résolu, et les habitants de la rue de Grenelle peuvent prendre des bains chauds dans leur ruisseau, — sauf après cela à aller se nettoyer dans la Seine.

Après la question des sucres il n'en est pas peut-être qui ait plus occupé tous les journaux que la question du puits de Grenelle. — On donnait chaque semaine les détails exacts des progrès du tire-bouchon, plus le détail des coquilles d'huîtres, des vieux fragments de bouteilles, et autres détritus qu'il ramenait dans sa fameuse cuiller, laquelle cuiller se brisait régulièrement tous les quinze jours, — ce qui fait qu'il fallait inventer une nouvelle cuiller pour aller chercher la précédente.

Puis quand l'eau se mit enfin à quitter le domicile souterrain qu'elle avait eu l'idée de prendre à quinze cents pieds sous terre, ce fut une autre succession de nouvelles touchantes. La nuance du liquide aujourd'hui était jaunâtre, demain noirâtre, une autre fois verdâtre ; car ce fameux jet d'eau de Grenelle enfonce l'arc-en-ciel lui-même pour les nuances.

Puis est arrivée la fameuse nouvelle qui menaçait d'engloutissement tout Paris, attendu les éboulements successifs qui se pro-

duisaient dans le puits qui allait toujours s'élargissant, — à en croire certains savants, il devait avant quinze ans absorber dans son estomac gigantesque tout le quartier de Grenelle, y compris l'hôtel des Invalides et les trois mille pensionnaires, qui pourtant doivent être de vieux lapins tant soit peu difficiles à digérer, je les soupçonne coriaces en diable. — Mais M. Mulot père et fils ont mis le holà à cet appétit de Gargantua en rétrécissant le gosier du puits de Grenelle, et en l'étamant complétement en fer galvanisé, — sauf à ce que ce diable de puits avale un jour son propre gosier, et ne l'envoie à quinze cents pieds sous terre.

Mais en attendant ce jour le puits de Grenelle

Poursuit sa brillante carrière,
Et verse des torrents d'eau claire
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Nous disons *eau claire* pour le vers — en poésie on se permet des licences ; — mais le fait est que ce liquide, sous ce rapport, ne jouit pas encore d'une réputation sans tache. — Demandez plutôt à toutes les dames qui ont été admises par M. Mulot père et fils, ces jumeaux siamois de l'hydraulique, à pénétrer dans le sanctuaire de la cour de Grenelle, — cour qui pour le moment se trouve transformée en un vaste lac.



Dernièrement le puits de Grenelle s'est mis à expectorer une multitude de petits poissons noirs!

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; la nouvelle a mis en révolution tous les restaurateurs du faubourg Saint-Germain. Ces

petits poissons ressemblent assez à des goujons, sauf qu'ils sont noirs et qu'ils n'ont pas d'yeux. Admirez en cela la prévoyance de la nature! donner des yeux à de petits animaux dont le domicile politique et réel est à quinze cents pieds sous terre aurait été une plaisanterie excessivement déplacée.

Du reste, comme il faut que tout soit mystérieux dans cette étrange apparition, il se trouve que le puits de Grenelle n'accouche de ces petits poissons que de deux jours l'un; de sorte que les amateurs qui voudront manger des fritures toutes fraîches feront bien de n'aller chez les fricoteurs du quartier des Invalides que l'un des jours où arrive cette marée subterranéenne.

Il est probable que les goujons noirs ne sont que l'avant-garde d'une armée de poissons extraordinaires qui vont faire leur apparition sur notre globe. En effet, du moment qu'il y a dans le sein de la terre des goujons, il doit y avoir aussi des soles, des limandes, des morues et des esturgeons. Qui sait même si le fameux serpent de mer ne viendra pas, un beau matin, mettre le nez à la fenêtre percée par le tire-bouchon de M. Mulot, et ne fera pas son déjeuner du brave invalide commis à la garde du puits de Grenelle! Envoyez donc la gendarmerie courir après lui à quinze cents pieds sous terre!

A la première nouvelle de l'apparition des goujons noirs, l'Académie des sciences a expédié une députation sur les lieux mêmes pour faire les recherches les plus scientifiques et les plus gastronomiques possibles sur cette nouvelle découverte de l'histoire naturelle. Nos savants sont donc partis pour le puits de Grenelle, munis de microscopes et de casseroles; et, après une séance de trois heures, les expérimentateurs ont décidé à l'unanimité des voix et des palais que ce petit poisson est peu agréable à la vue, mais très-désagréable au goût.

Quant au nom qu'on doit lui donner, l'Académie des sciences, s'étant réunie à celle des inscriptions et belles-lettres, a decidé qu'on devait l'appeler *Goujonus Grenelius.*

P. S. M. Eugène Sue se propose d'adresser à l'Académie des sciences un mémoire scientifique et poissonifique dans lequel il prétend prouver clairement que si les goujons sont aveugles,

cela tient uniquement, non pas à ce que la terre renferme une multitude d'animaux sans yeux, mais à ce que M. Mulot a placé son tire-bouchon tout justement au-dessus d'un réservoir qui servait de prison aux goujons criminels de la Seine, ces malheureux ayant été aveuglés à l'aide du *procédé Rodolphe.*

A cela vous me direz : « Comment diable les goujons de la Seine ont-ils eu connaissance du nouveau Code pénal de M. Eugène Sue? » — Mais je vous répondrai que cela s'explique fort aisément, attendu que le jour même où M. Sue a émis sa fameuse idée, elle est tombée dans l'eau.

Une autre nouvelle non moins importante: c'est que M. Mulot va être appelé par le gouvernement à creuser, au milieu de l'O-



céan, un puits qui lancera de l'eau douce à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les vaisseaux pourront s'approvisionner d'eau fraîche sans se déranger de leur route.

L'INAUGURATION

DU MONUMENT DE MOLIÈRE.



Si jamais question fut fertile en complications de toute nature, ce fut certes la question du monument de Molière.

Depuis tantôt trois ans l'ombre du grand homme pouvait se dire tous les matins : — Voyons, aurai-je ou n'aurai-je pas un monument?

Tantôt le grand homme se répondait *oui*, tantôt il se répondait *non*, — une autre fois ni oui ni non. — C'était réellement déplorable, et je ne connais guère que la question d'Orient ou la question des betteraves qui ait soulevé une polémique aussi palpitante dans tous les journaux et dans tous les estaminets, où l'on traite spécialement les grandes questions qui sont à l'ordre du jour.

Enfin, il n'y a plus à en douter, Molière a son monument funéraire, — lequel monument est une fontaine.

Molière sera le patron des porteurs d'eau du quartier Richelieu.

Nous avons pu contempler dernièrement de nos propres yeux les travaux de cette fontaine ornée d'une statue, ou, si vous aimez mieux, de cette statue ornée d'une fontaine; car nous ne savons pas au juste laquelle, de la statue ou de la fontaine, sera l'accessoire de l'autre; et, nous le déclarons hautement, la France n'aura désormais rien à envier à la Belgique, et Paris, à l'instar de Bruxelles, possédera un magnifique *Manneken-Piss*.

La statue du grand homme est placée dans une niche derrière laquelle est établi le réservoir. Vous voyez que tout est pour le mieux dans le plus mauvais des monuments possibles, et jamais souscription nationale n'aura mieux produit de l'eau claire.

Pour pendant à ce *monument* de Molière il y a en face une boutique où l'on voit en étalage une multitude de ces instruments aussi bienfaisants qu'hydrauliques, et qui figurent si avantageusement dans le troisième acte de *M. de Pourceaugnac.* — On ne pouvait pas mieux tomber!

Molière va verser ses flots limpides sous très-peu de jours, et l'inauguration de ce monument sera faite avec une pompe véritable. — C'est, je crois, celle du Gros-Caillou.

M. de Rambuteau prononcera un discours, le maire du deuxième arrondissement commettra aussi quelques phrases sur les grands hommes du grand siècle et leur grand style. — On tournera un robinet, et le monument de Molière sera inauguré.

M. Régnier sera fort attendri, et se jettera dans les bras de M. de Rambuteau; mais il tombera dans ceux d'un porteur d'eau qui de son côté pleurera comme... j'allais dire un veau...; mais, hélas! à l'époque où nous vivons, le veau est une chimère. Demandez plutôt un fricandeau au restaurant, et vous m'en direz des nouvelles, — non pas de bonnes.

Le soir il y aura grande représentation extraordinaire par les comédiens très-ordinaires du Théâtre-Français. — On jouera *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire.* Toute la troupe défilera dans la cérémonie, et on couronnera en grande solennité un buste en plâtre acheté trente sous le matin même.

Lorsque M. Régnier traversera le théâtre, il sera derechef fort ému, et saluera le parterre en plaçant la main sur son cœur pour le remercier des applaudissements unanimes qu'on aurait pu lui décerner.

Enfin à minuit toutes les pièces de vers seront débitées. — Mais le lendemain et jours suivants Molière continuera à débiter cent vingt-sept litres d'eau par minute.

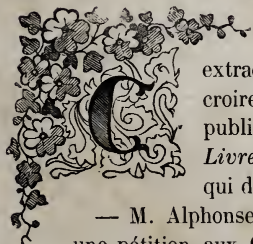
Vanité des vanités! — Né pour être grand homme, et devenir machine hydraulique!



GRANDES PRÉDICTIONS GÉNÉRALES

POUR L'ANNÉE 1843.

> **Et des oracles redoutables annoncent**
> **d'ailleurs que les temps sont arrivés !...**
> *Tous les Sorciers.*



ertes, jamais année n'aura été plus fertile en miracles et en événements extraordinaires que 1843 ! C'est à n'y pas croire ; et nous avons long-temps hésité à publier les feuilles suivantes, arrachées au *Livre du Destin* par un voleur audacieux qui désire garder l'anonyme.

— M. Alphonse Karr, chasseur de la 3e légion, fera une pétition aux Chambres pour se plaindre de ce que son sergent-major lui aura fait tort d'une garde, en ne lui en faisant monter que cinq au lieu de six ; et, en conséquence, il demandera à être indemnisé, en obtenant l'autorisation de monter la garde tous les huit jours pendant huit ans.

— M. Ancelot, directeur du Vaudeville, n'abusant nullement

de sa position nouvelle, ne fera jouer que quinze de ses pièces dans le courant de l'année : — stupéfaction générale. — Toutes obtiendront le plus brillant succès : —réstupéfaction encore plus générale !

— Du 1er janvier au 31 décembre, M. *Duprez* commettra cinq canards ; M. *Marié* n'en fera pas un seul.

— Une modiste de la rue Vivienne refusera d'un prince complétement russe une voiture, un groom et plusieurs cachemires ; de plus, dans son désespoir d'avoir vu même soupçonner sa vertu, au point de lui faire des offres aussi révoltantes, la malheureuse achètera un boisseau de charbon et le placera au milieu de sa chambre ! — Heureusement elle n'en mourra pas, attendu que dans l'égarement de son désespoir elle aura oublié d'allumer le fatal réchaud.

— Un planteur de la Martinique mariera sa fille avec un cultivateur de betteraves.

— Le 1er avril 1843, *le Globe*, journal des deux mondes, ce qui ne voulait pas dire qu'il fût, jusqu'à ce jour, le journal de tout le monde, fera le relevé de ses abonnés, et trouvera que le total s'en élève à 37,847, — dont cent vingt-sept en Europe.

— Un célèbre philanthrope, ne se contentant plus de prononcer des discours, de porter des toats et de manger du veau froid en faveur des indigents, versera cinquante mille francs dans la caisse du bureau de bienfaisance, et, de plus, inventera un nouveau bouillon, qui sera confectionné avec de la viande de bœuf, et non avec de vieux jeux de dominos.

— Un industriel prendra un brevet d'invention pour l'exploitation d'un nouveau système de pavage en bois bien supérieur en durée à tous les essais *stéréo-comiques* connus jusqu'à ce jour. — Ce pavé en bois s'établira sous les pavés en grès.

— Un boulanger, s'apercevant qu'il vient de vendre par erreur un pain de quatre livres auquel il manque trois onces, s'empressera de courir après l'acheteur, pour lui restituer six centimes.

— M. Hetzel, éditeur des *Scènes de la vie privée des Animaux*, ouvrage annoncé comme devant être complet en deux volumes, ne profitera pas de l'immense succès obtenu par cette spirituelle

publication pour en faufiler quinze volumes à ses souscripteurs : — tous les libraires de Paris seront dans l'étonnement. — Le même éditeur Hetzel fera paraître, en 1843, un ravissant volume, illustré de cent dessins de *Johannot,* et s'en tiendra rigoureusement aux cinquante livraisons annoncées. — Ce sera à n'y plus rien comprendre en librairie.

— En 1843, la place du Carrousel sera magnifiquement pavée et splendidement éclairée ; en outre, une grille en fer remplacera les ignobles palissades en bois qui entourent la colonnade du Louvre ; et tous les monuments publics, auxquels trois ouvriers travaillent depuis vingt ans, seront complétement terminés.

— Quinze bas-bleus renonceront à cultiver les Muses, et tricoteront des chaussettes de laine grise pour leurs maris.

— Un gérant de société en commandite, touché par la grâce divine, restituera de lui-même à ses actionnaires tout ce qu'il leur avait volé depuis six ans.

— M. l'abbé Châtel, pape de l'Église française, verra accourir dans son église plus de trois mille auditeurs, qui seront tout stupéfaits de l'entendre prêcher cette fois véritablement en français.

— Le chemin de fer de la rive gauche fera le trajet de Paris à Versailles en trente minutes. — On aimera mieux le croire que d'y aller voir.

— Un cheval de cabriolet de place prendra le mors aux dents ; — mais cela n'aura pas de suite, et un enfant de sept ans l'arrêtera à trois pas de là.

— M. Levassor reconnaîtra qu'il gagne beaucoup trop au théâtre des Variétés, et demandera une diminution sur ses appointements. M. Roqueplan refusera, et alors s'entamera un procès dont 1843 ne verra pas la fin.

— M. Cazal, encore plus ingénieux que certains de ses confrères, qui ne savent fourrer qu'un petit parapluie dans une grosse canne, parviendra à faire entrer une grosse canne dans un petit manche de parapluie. La maison Giroud de Gand en expédiera trois mille douzaines rien que dans la banlieue.

— Un célèbre chemisier inventera une nouvelle chemise tellement riche et tellement chère, qu'on ne la portera que pour aller au bal, — et encore par-dessus son habit.

— Enfin, dernière grande prophétie : en 1843, comme les années précédentes, les membres du *Jockey-club* continueront à encourager les courses et les *steaple-chases*, attendu que c'est la meilleure manière d'améliorer les chevaux et de détériorer les cavaliers.





AVERSE D'ALMANACHS (1).



Nous nous apercevons aujourd'hui que l'immense succès de l'*Almanach prophétique*, dont 200,000 exemplaires ont inondé la France et l'Algérie l'année dernière, a porté ses fruits, car cette année on compte au moins soixante petits volumes qui tous se prétendent plus *almanachs* les uns que les autres.

Il n'y a pas une profession qui, cette année, ne possède son almanach *illustré* d'une cinquantaine de petites *vignettes sur bois*, — sur bois, c'est possible ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne sont pas des vignettes sur le papier.

Le marin et le garde national, l'électeur et le ferblantier, le moutard et le vieillard, ont leur almanach spécial au prix fixe de cinquante centimes, — absolument comme les petits pâtés, sauf que c'est plus cher et moins bon.

Le tout, bien entendu, sans compter les anciens almanachs à quatre et à six sous qui ont ouvert la marche et qui continuent à se publier avec un magnifique astrologue en tête, lequel représente invariablement *Mathieu Lænsberg* orné d'un grand bonnet pointu, — car il est reconnu qu'on ne peut pas lire dans les astres sans l'aide d'un grand bonnet pointu.

Ces vieux almanachs, qui sont les pères aux autres, s'intitulent le *Double Liégeois*, le *Triple Liégeois*,— puis est arrivée la concurrence, qui a imaginé le *Quadruple Liégeois*, le *Quintuple Liégeois* ; — vous voyez qu'il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête.

Pour peu que la rage de spécialité dans les almanachs continue encore,

(1) Voir le *Comic Almanack* de l'année dernière, premier volume de la collection.

on verra bientôt paraître un almanach pour chaque saison ; — puis des éditeurs, renchérissant sur cette idée lumineuse et productive, feront paraître douze almanachs par an, — un par mois.

Que nous sommes loin de l'époque où l'on se contentait d'un *Almanach perpétuel*, qui donnait bien exactement et perpétuellement le quantième du mois où l'on se trouvait, — pourvu qu'on se livrât pendant une demi-heure à quelques légers calculs arithmétiques et algébriques.

Du reste, l'esprit du siècle a tellement déteint sur presque tous les éditeurs d'almanachs, qu'ils sont tous plus *floueurs* les uns que les autres ; ils promettent monts et merveilles, et ne tiennent rien du tout, — excepté vos dix sous qu'ils ne lâchent pas.

Il n'est pas jusqu'aux annonces des éclipses de soleil et de lune qui ne soient de la plus insigne fausseté. — Règle générale : tout almanach promet au moins cinq ou six éclipses pour la présente année, et il se trouve en fin de compte qu'il y a eu seulement *éclipse d'éclipse.*

Vers le premier décembre on entre dans une seconde période de recrudescence d'almanachs, — période d'autant plus désagréable que ceux-là coûtent de vingt à vingt-cinq francs, — à moins qu'ils n'en coûtent quarante. — Du reste on les appelle *almanachs* parceque ce ne sont pas des *almanachs*, vous chercheriez en vain dans leurs *pages* satinées le moindre *S. Sylvestre* ou *S. Pantaléon*; ils ne renferment que des gravures représentant des *dames anglaises* et des *vues de l'Inde*, le tout escorté de pièces de vers qui se qualifient de français je ne sais pas trop pourquoi.

Après cela on ne regrette vraiment pas ses vingt-cinq francs, pour peu qu'on aime un peu les belles reliures et beaucoup une jolie dame que l'on a le droit d'embrasser sur la joue droite en lui offrant le précieux almanach. — Moyennant un total de deux cents francs, on peut se procurer un total de huit baisers variés dans sa journée : — c'est bon, mais c'est cher.

Nous prendrons la liberté de faire remarquer aux amateurs que ce *Comic Almanack*, qui est aussi un keepsake doré sur tranche, ne coûte que *cinq francs*: — ils ont donc une économie de 75 pour cent à en prendre une d uzaine d'exemplaires chez l'éditeur pour leurs galanteries du jour de l'an.

Nous avions l'intention de passer en revue tous les *almanachs* offerts au public pour la présente année, mais le nombre s'en élevant à *trois cent quatre-vingt-sept*, nous avons réfléchi que cela nous mènerait beaucoup trop loin, et nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns qui nous sont tombés sous la main.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par l'*Almanach prophétique*, encore plus complet cette année que les années précédentes. Il n'est pas besoin d'ajouter une foi aveugle aux sorciers et aux pronostications de toutes sortes pour lire avec plaisir ce petit volume, qui, outre ses calculs plus ou moins cabalistiques, renferme une foule de notices et d'articles remplis d'intérêt; et sans être une vieille portière, on ne peut s'empêcher de s'étonner de certaines bizarreries du hasard qui produisent des résultats

semblables à ceux que nous allons citer et que nous empruntons à l'*Almanach prophétique.*

ADDITION SINGULIÈRE

SUR LA NAISSANCE, L'AGE ET LA MORT DU DUC D'ORLÉANS.

En additionnant la date de la naissance du prince royal, 3 septembre 1810, avec la date de sa mort, 13 juillet 1842, on trouve son âge, 32 ans.

3 — septembre.
1
8
1 } année de sa naissance.
0
1
3 } — juillet.
1
8
4 } année de sa mort.
2
———
32 ans, son âge.

NOMBRES CABALISTIQUES.

Les trois jours de Juillet 1830 nous renvoient à 1842, en procédant de la manière suivante :

27
28
29 Juillet 1830
———
84

En additionnant maintenant 84 avec 1830, et en plaçant les deux chiffres de 84 l'un au-dessus de l'autre, on trouve 1842.

1830
8
4
———
1842

CALCULS SINGULIERS POUR 1843.

Depuis 1789, chaque 9e année a vu un nouveau gouvernement. Ainsi :

1789 a vu Louis XVI.
9
———
1798 a vu la République.
9
———
1807 a vu Napoléon.
9
———
1816 a vu Louis XVIII.
9
———
1825 a vu Charles X.
9
———
1824 a vu Louis-Philippe Ier.
9
———
1843 verra qui ?.....

ANAGRAMME CABALISTIQUE,

ANNONÇANT LA MORT DU MALHEUREUX GEORGES.

Le lendemain de la catastrophe du 8 mai, on a ramassé dans l'embarcadère les fragments d'un bulletin de départ qui avait servi à allumer la pipe de l'infortuné Georges, le mécanicien du chemin de fer, et qui était ainsi conçu :

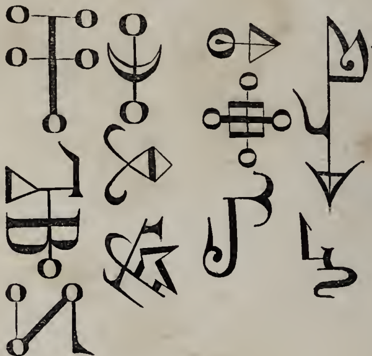
A. N° 45. CHEMIN DE FER DE LA RIVE GAUCHE,
8 MAI.... — DÉPART A UNE HEURE 1/2 S.

En décomposant ces mots, on trouve cette étonnante prédiction :

G...
UNE MACHINE A 4 ROUES TE FERA PERDRE LA VIE,
DIMANCHE 8, A 5 H. 1/2;

Il ne reste que la lettre D. — L'avis venait-il de Dieu?...

Par exemple, nous trouvons à la page 41 de l'Almanach en question une prophétie écrite en signes cabalistiques, et qui nous semble si extraordinaire que nous doutons qu'elle s'accomplisse en 1843. — Pour que vous nous donniez votre propre avis à ce sujet, nous allons la transcrire en entier.



Que vous en semble ?

La *Science du Diable* est l'almanach qui, cette année, s'est posé le plus franchement rival de l'*Almanach prophétique*. Aussi nous sommes-nous empressé de l'acheter, croyant y trouver des révélations surnaturelles, et nous avons trouvé dans les quarante premières pages l'heure de la *levée des lettres* à tous les bureaux de poste de Paris, — ce qui n'est pas déjà malin en dia-

ble, attendu qu'il n'est pas même besoin d'être facteur pour savoir cela depuis long-temps; — puis arrive une longue lettre de *M. Rémusat*, chanoine de Marseille, qui prend la peine de nous expliquer tous les passages de l'Apocalypse qui étaient restés jusqu'à ce jour un peu affectés du strabisme, pour ne pas dire complétement louches. — Mais aujourd'hui, grâce à M. Rémusat, chanoine de Marseille, je sais que, dans l'Apocalypse, quand on écrit *sept temps*, cela veut dire *sept années*, — ce qui fait qu'à la place du rédacteur de l'Apocalypse, j'aurais tout bonnement écrit *sept ans*. — (Voir page 75 de la *Science du Diable*.)

Partant de là, M. Rémusat, chanoine de Marseille, nous révèle que le règne de l'antechrist doit commencer en 1860, et que par conséquent la fin du monde arrivera avant l'an 1900. — Comme nous avons encore une soixantaine d'années devant les mains, nous aurons le temps d'en recauser.

De la page 97 à la page 124, la *Science du Diable* donne une foule de secrets pour faire instantanément des tours de cartes en société, pour peu qu'on se soit préalablement exercé pendant huit mois à faire sauter la coupe.

Puis, dans une trentaine d'autres pages, arrivent les diverses manières d'être aimable en société. Exemple.

ENLEVER LA CHEMISE A QUELQU'UN SANS LE DÉSHABILLER.

« Observer d'abord que la personne à qui vous voudrez enlever la chemise soit vêtue largement. Vous attacherez ensuite un petit cordon à une des boutonnières de la manche gauche de la chemise; puis, mettant la main dans le dos de la personne, vous tirerez la chemise de la culotte et la lui ferez passer par-dessus la tête; puis, la tirant également par-devant, vous la laisserez sur l'estomac. Saisissant ensuite la manche droite, vous la tirez en avant de façon à en faire sortir le bras. Retirant alors sur l'estomac cette manche, vous allez au petit cordon que vous avez attaché à la boutonnière de la manche gauche. Vous tirez à vous, et vous faites immanquablement sortir ainsi la totalité de la chemise de ce côté-là. »

SUBTILITÉ.

« Vous prenez 3 morceaux de pain; vous posez 3 chapeaux sur une table. Vous pariez qu'après avoir mangé les trois morceaux de pain, vous les ferez trouver sous celui des chapeaux qu'on vous indiquera. Il ne s'agira que de placer sur votre tête le chapeau qu'on aura désigné. »

J'ignore si ces deux tours agréables sont de l'invention de M. Rémusat, chanoine de Marseille!

N'importe, je préfère comme divertissement de société le petit paquet de *poudre à gratter*.

Si des almanachs qui s'occupent de l'avenir nous passons à la série des almanachs qui ne songent qu'au présent, nous tombons dans une foule de

petits volumes politiques à couvertures plus ou moins jaunes et qui tous se sont donné la mission de régénérer la France. Il est fâcheux seulement que, pour arriver à ce noble but, l'*Almanach populaire* ne soit pas du même avis que l'*Almanach national*, et que l'*Almanach démocratique* soit d'une opinion diamétralement opposée à l'*Almanach de France*.

Après ça vous me direz que, s'ils parvenaient à s'entendre, il n'y aurait plus alors qu'un seul et unique almanach, ce qui serait peut-être l'affaire de la France, mais ce qui ne serait pas du tout l'affaire des quinze ou dix-huit éditeurs qui ont entrepris de régénérer ainsi les citoyens à cinquante centimes par tête.

Du reste, nous sommes pour notre compte grand partisan de la liberté, aussi avons-nous pris celle de ne pas lire un seul des almanachs politiques de l'an de grâce 1843.

Les almanachs moraux et religieux sont au moins aussi nombreux que les almanachs politiques, dont ils se distinguent à première vue par un papier qui semblait primitivement destiné à envelopper des pains de sucre; il paraît que la nuance grise est définitivement adoptée par la cour de Rome; — voyez plutôt les tableaux de M. Ingres.

Au milieu de ces petits volumes qui ont en général le grave défaut d'être parfaitement ennuyeux et dont les rédacteurs semblent croire qu'on ne peut faire son salut sur cette terre qu'en bâillant pendant cinquante ou soixante ans, nous avons distingué l'*Almanach des bons conseils*, qui, tout en donnant de bons avis, à su entremêler ses petits sermons de quelques anecdotes spirituelles. Nous lui empruntons les lignes suivantes :

LES CONTEURS EN DILIGENCE.

Trois voyageurs, qui devaient passer ensemble la nuit en diligence, résolurent, pour abréger les longues heures qu'ils prévoyaient devoir s'écouler sans sommeil, de se raconter tour à tour quelque histoire.

L'un d'eux, ancien militaire, qui avait beaucoup vu le monde et affronté les périls de la guerre, parla de ses campagnes avec tant de vivacité et d'une manière si intéressante, que ses compagnons auraient été charmés si malheureusement il n'avait eu la mauvaise habitude d'accompagner ses récits d'imprécations et de jurements continuels. Ayant fini, il se tourna vers celui qui n'avait encore rien dit.

C'était un homme âgé, de l'air le plus respectable Il commença gravement ainsi : « Il y a environ vingt ans, messieurs, que voyageant sur cette même route par une nuit noire comme mille trompettes pipes et cordes, il m'arriva un accident, trompettes pipes et cordes, dont je frémis encore; je crois vraiment, trompettes pipes et cordes, que c'est à ce même endroit de la route. La diligence roulait à son train ordinaire de trompettes pipes et cordes, quand nous fûmes alarmés subitement par le bruit de chevaux galopant après nous comme de vraies trompettes pipes et cordes. Nous entendîmes distinctement des voix qui criaient; Arrêtez, arrêtez ! — Trompettes pipes et cordes, dis-je à mes voisins, nous sommes poursuivis par des

voleurs. — Trompettes pipes et cordes, ce n'est pas possible, s'écrièrent les voyageurs. — Pipes et cordes, répliquai-je, ce n'est que trop vrai. Et mettant la tête à la portière je vis que ces trompettes pipes et cordes de cavaliers nous avaient atteints; aussitôt la voiture, trompettes pipes et...»

Ici la patience du militaire lui échappa. « Pardon, monsieur, dit-il, si je vous interromps; mais sur mon âme, je ne comprends pas ce que vos diables de trompettes pipes et cordes ont à faire avec votre histoire. »

« Monsieur, répondit le vieillard, votre remarque m'étonne fort. Ne vous êtes-vous pas aperçu tout de suite que ces mots étaient aussi nécessaires à mon récit que le sont aux vôtres les jurements dont vous assaisonnez les moindres de vos discours? »

Il se fit un moment de silence. Puis le militaire prit la main du vieillard, et la pressant en souriant lui dit : « Monsieur, je vous remercie de votre intérêt pour un étranger et de la spirituelle leçon que vous m'avez donnée. J'espère qu'elle ne sera pas perdue. »

Si des almanachs à dix sous nous tombons aux almanachs à six et même à quatre sous (car en fait d'almanachs on se sert toujours de l'ancien style en dépit des ordonnances de M. Delessert), nous nageons en pleins *Liégeois*, Liégeois qui pour la plupart du temps voient le jour en Suisse, à Strasbourg ou même à Paris.

Les vieux littérateurs qui rédigent ces ouvrages commencent un peu à sentir malgré eux l'influence des chemins de fer et des cigares à dix sous. La civilisation déteint sur leurs pages grises, et en fait de gravures ils essaient de se mettre au courant des événements contemporains; vous ne trouverez plus guère le portrait du *Juif errant* ou de *Poniatowski* que dans cinq ou six d'entre eux. Les autres ont cette année une gravure représentant un gros nuage, lequel est censé lui-même représenter l'incendie du chemin de fer de Versailles. Puis quinze pages plus loin un autre nuage copié exactement sur le premier nous donne un tableau fidèle de l'*incendie de Hambourg*.

Par exemple, pour rien au monde ces almanachs respectables ne manqueraient de vous donner pour vos six sous la prédiction exacte du temps dont vous jouirez chaque jour de l'année. Vous voyez qu'on peut économiser un baromètre. Et quand par hasard il fait un soleil superbe le jour où l'Almanach liégeois de Strasbourg avait annoncé grande pluie, le rédacteur en est quitte pour dire que c'est une faute d'impression, — ces imprimeurs sont si étourdis !

Nous ne voulons pas quitter la plume sans annoncer à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un almanach qui doit éclipser tous les autres, et rien que la nouvelle vous en semblera tellement fabuleuse que vous ne voudrez peut-être y ajouter foi que le jour où vous verrez la chose réalisée ; et je comprends si bien cela, que j'ai voulu tout justement vous prévenir à l'avance pour que le jour où vous verrez apparaître ce volume l'extrême surprise ne vous cause pas un saisissement fatal.

La maison Aubert s'occupe en ce moment à éditer l'ALMANACH DES VINGT-CINQ MILLE ADRESSES, illustré des portraits de toutes les personnes

dont les noms seront contenus dans le volume. Ces portraits sont pris au daguerréotype et sans que les personnes elles-mêmes s'en doutent. Vous comprenez combien cela facilitera les recherches, et le tout ne coûtera que *cinquante centimes*. Il est possible que les graveurs sur bois manquent un peu de parole à la maison Aubert et ne lui livrent leur travail aussi promptement qu'ils l'ont promis; alors il s'ensuivrait forcément un léger retard dans la publication de cet *Almanach*, qui paraîtra néanmoins bien certainement dans le courant de 1843 ou d'une des années suivantes.



TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

